Des œuvres des six jours

Tout ce qui est, se meut et vit, Dieu, dans sa sagesse coéternelle, en a dicté et fondé l'origine d'un seul principe. Et comme membres d'un grand corps, les natures des choses, distinguant leurs places et noms propres, leur ont assigné mesures et fonctions appropriées. Rien n'était confondu avec Dieu, rien d'informe en cette antiquité, car la matière des choses, lorsqu'elle fut créée, fut aussitôt formée en espèces propres à elle-même. Quelles que soient les pensées des philosophes sur l'éternité du monde, quelles que soient les hylè, les idées ou cette âme du monde, que les philosophes appellent le noûs, introduisant divers principes, le premier chapitre de la Genèse abolit et confond tout, fixant un seul principe de toute la création, à savoir Dieu, en qui il n'y a d'autre providence, ni sagesse, ni raison, ni ordre, ni vie, ni forme, ni matière que lui-même, qui, dans sa Parole, qui est la manifestation du secret éternel, fait ce qu'il dit et forme ce qu'il illumine. Il ne faut ni soupçonner en Lui la solitude ou la pauvreté avant la fondation du monde, ni penser que Sa puissance ou Sa gloire se soit accrue par la soumission ou l'obéissance des créatures. La Trinité n'est jamais seule, jamais dans le besoin ; la divinité, jamais absente, est sage, jamais ignorante ; le Tout-Puissant ne peut faiblir. L'éternité ne vieillit pas, la vérité est immuable. La charité ne faiblit jamais, n'est jamais brisée seule ; l'unité n'est pas divisée, rien ne manque à la perfection, le tout ne s'accroît pas, l'univers ne diminue pas. Tel qu'il était et tel qu'il sera, ainsi est-il, bien que cela ait été et sera dit improprement en Lui, car cela n'est présent qu'à Lui, à qui rien ne vient ni ne va. C'est pourquoi la cause unique de tout ce qui est est la bonté, non la nécessité ; et la participation à la gloire est ainsi conférée à la créature raisonnable que, bien qu'elle puise dans cette plénitude, elle n'en fait pas encore partie, à laquelle, conformée d'une certaine manière, elle participe dans le Père. Il est tout à fait inapproprié et absurde de croire que le monde était à la fois informe et créé de toute éternité, et que la masse mise à part n'avait aucune utilité, comme si Dieu ne pouvait ou ne voulait pas la distinguer et la former, alors qu'en Dieu, vouloir, pouvoir

et faire sont parfaitement identiques. En effet, volonté, puissance et effets s'accompagnaient indivisiblement dans cette construction des choses, car Il a parlé et elles furent faites, Il a commandé et elles furent créées (Ps. 148). Le plan éternel d'une œuvre si magnifique était certes dans Sa sagesse, mais le commencement temporel n'était nullement caché dans cette confusion qu'on appelle chaos, et il n'était pas convenable d'opprimer par langueur l'omnipotence, la sagesse et la bonté du Créateur, ni de retarder l'œuvre façonnée par les siècles.

Négliger les fondements d'une si grande excellence, car le retard du corps inchoatif ne lui conférerait rien, rien à la créature, puisque l'imperfection de son œuvre ne glorifierait pas le Créateur ; la créature insensible et inanimée elle-même n'aurait ni défaut ni progrès, sans quoi cette informe ou cette inutilité lui coûteraient quelque chose : d'où il est évident que les commencements des choses furent préparés par la parole de Dieu, comme le dit l'Apôtre, que les choses invisibles devaient être rendues visibles (Hébreux 10,1), et que l'enchevêtrement de l'univers fut placé sous les distinctions et les formes d'une connexion indissoluble dans cet esprit divin, lié par l'éternel. La porte fut ouverte, et de là sortit l'antique arche de l'alliance une multitude innombrable de visibles et d'invisibles, spirituels et corporels. Lium, et alors le lieu et le temps commencèrent à exister, puisque, selon leur propre voie, toutes choses sont soumises à des limites, excepté la nature seule, qui précède et surpasse toutes choses, et les contient toutes en elle. En vain l'homme conçoit-il des lieux ou des temps pour cette grandeur ineffable et incommensurable ; l'univers est infiniment inférieur à son créateur, et tout ce qui est temporel, tel un point, l'éternité l'englobe en elle-même. Elle embrasse toutes choses, les solidifiant de l'intérieur, les protégeant de l'extérieur, les chérissant d'en haut, les soutenant d'en bas, liant les choses diverses avec un art insondable, les unissant admirablement dans la paix et réunissant les contraires en un seul, retenant les choses légères pour qu'elles ne s'écoulent pas, soutenant les

choses lourdes pour qu'elles ne tombent pas. Dans un même corps, on peut voir le feu et l'eau s'unir, l'air envelopper la terre, et cette masse inébranlable reposer sur un fondement léger et subtil, solidement enracinée. Les eaux instables, au-dessus et au-dessus encore, ne sont pas consumées par la chaleur. Ainsi, dans cette sagesse et cette omnipotence de l'artiste, considérées avec une admiration plus profonde, nous pouvons être amenés à révérer Celui par qui rien ne Lui est impossible. Par Son pouvoir, les choses diverses et contraires s'unissent dans une unité de paix, et les choses immobiles et égarées sont ramenées à un certain ordre ; ni le plus grand ne s'enfle, ni le plus petit ne s'use. Et toute la structure du monde, uniforme malgré des parties si dissemblables, unifiée malgré la diversité, paisible malgré la contradiction, solide et harmonieuse, ne persévère pas dans sa loi et son ordre sans craindre la ruine. Tous les sujets d'un seul Seigneur n'ont aucune raison de diverger ; et nul n'échappe au prince, si ce n'est au Juge, et du Juge au Vengeur. C’est de lui, par lui et en lui que viennent toutes choses (Colossiens 1), c’est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l’être (Actes 17) ; chacun de nous, en nombre, ayant une mesure et un poids déterminés. C’est de lui que nous venons par nature et par origine, c’est par lui que nous avons la doctrine et le gouvernement, et c’est en lui que nous sommes unis dans l’amour et la communion de gloire. Dans son livre sont consignés et comptabilisés tous nos actes, et la confession efface toute transgression qui y est inscrite. Que rien ne soit effacé du livre de vie, car ce livre est éternel, et rien n’y est corrigé ni modifié. Les talents et les dons y sont pesés, la distribution des grâces mesurée, afin que l’homme ne néglige rien, ne retranche rien, ne présume rien. Et en vérité, avant ce monde visible, c’est-à-dire avant la création du ciel et de la terre, le service de la splendeur angélique envers le Créateur ne manquait pas, et cette nature spirituelle précédait la nature corporelle par son origine. C'est pourquoi Ambroise, dans l'Hexameron, dit : « Anges : dominations et puissances, et elles commencèrent en un seul temps : elles existaient lorsque ce monde fut créé. » › Et

Basile : « Après ces choses invisibles et intelligibles, l'Écriture parle du commencement de la génération de celles qui sont vues et comprises par les sens. » › Jérôme, au-dessus de l'Épître à Tite : « Six mille ans de notre temps ne sont pas encore accomplis, et combien d'âges, combien de temps, combien d'origines d'âges ont dû précéder ces temps, durant lesquels anges, trônes et dominations servirent Dieu et, sans que les temps et les mesures ne changent, ils demeurèrent immuables par la volonté de Dieu. » > Certains comprennent ainsi : non seulement le Créateur, mais aussi la création même du ciel et de la terre existaient avant le temps, car la distinction du jour et de la nuit, du lever et du coucher des étoiles principales et secondaires, selon les commencements, les fins et les retours des vicissitudes concomitantes, à intervalles déterminés de certains

Le jour et la nuit sont définis par le nombre d'heures, et le temps se distingue par certaines séquences de jours ; et, en effet, ces œuvres de six jours, instituées à partir de rien, disent-ils, n'ayant de matière ni d'elles-mêmes ni d'ailleurs, mais seulement engendrées par la volonté de l'artiste, dont la parole dicta la cause, la raison et l'origine de tout ce qui est. Ils estiment également que l'ordre de la nature spirituelle, c'est-à-dire angélique, est institué avec une telle plénitude qu'aucune semence ne devrait être transmise à autrui pour réparer ou accroître la succession, dans ce genre où tout besoin l'exige, car si quelque chose manque à leur nombre, c'est l'homme qui y pourvoit, dont la multiplication restaure et consume ce qu'il a demandé ou ce qui manquait. Et ils disent qu'il y avait autant d'espace entre les œuvres que contiennent six jours, c'est-à-dire autant qu'un jour et une nuit se mesurent. Ainsi, chaque œuvre était précédée d'une autre et suivie d'une autre, tout comme on pose d'abord les fondations d'un édifice, auxquelles sont ensuite fixés les murs et le toit. L'ensemble, à l'image de l'esprit et du travail de l'artisan, s'adapte progressivement pour former une maison. De même, ils estiment

que Dieu a initié la masse et l'apparence de son œuvre, comme s'il avait tissé le monde étape par étape. Mais il est téméraire de définir l'intervalle de temps durant lequel la sagesse divine a invisiblement agencé les premières œuvres avant le changement des temps, d'autant plus que les Écritures canoniques n'ont rien transmis de certain à ce sujet. Quant au diable, puisqu'il est lu qu'il existait dès le commencement, s'il existait avant la création du ciel et de la terre, je ne le comprends pas, ni qui il enviait.

ou dont il était le meurtrier, alors qu'il n'était pas un homme. D'où ce passage de l'Écriture : « Celui qui vit éternellement a créé toutes choses ensemble » (Ecclésiaste 1) ? Il semble affirmer que la créature entière, tant angélique qu'humaine, et le reste individuellement, a été créée ensemble par la parole de Dieu, bien que cette distinction soit des plus difficiles, et pourtant c'est une distinction par laquelle l'intellectuel a précédé le corporel. En toutes choses, on recherche d'abord la raison de l'essence, puis l'ordre de la nature, et enfin l'utilité et la nécessité de la cause. Et puisque la cause est la même, et que l'acte d'unir, de diviser et de rassembler est le même, c'est par souci d'organisation que l'on comprend dans une même chose une première et une dernière. Cela est dû à l'étroitesse de notre intellect dans la considération des choses ; de la grossièreté du corps nous vient la torpeur et le manque de l'éclat de la lumière pure. Mais la sagesse de Dieu, s'étendant d'un bout à l'autre (Sg 111), avec la plus subtile rapidité, embrasse la coexistence du prédestiné et du créé. Et c'est Lui-même qui, ensemble, les rassemble par fragments, et les unit par quelques retards accumulés, Dieu créa le ciel et la terre, demeures de la créature rationnelle, afin qu'elle ait en ces deux lieux un colonisateur et un louangeur, emplissant le ciel et la terre de divinité et de choses supérieures. Les rangs les plus étroitement liés à Dieu, pour ainsi dire intellectuellement ou spirituellement, participant davantage à la nature créatrice, s'attachent à leur stabilité, attachés. Mais l'homme, à la fois terrestre et céleste, chair et esprit, mêlés du ciel et de la terre, demeure parfois sobre envers

lui-même, parfois surpasse Dieu en esprit, et, selon ses deux natures, est tantôt inférieur, tantôt supérieur. Moïse ne dit rien des anges, dont les degrés, les fonctions et les dignités sont distingués en de nombreux endroits par l'autorité des Pères. Mais puisqu'ailleurs dans ce livre, dans le livre même de la Genèse, il présente leurs personnes et leurs fonctions, il ne fait aucun doute qu'il entend leur création sous le nom de ciel. C'est pourquoi le ciel n'est pas qualifié de vide et de désert, même après la chute d'une partie réprouvée, car l'assemblée angélique tout entière n'est pas corrompue par la chute de quelques-uns, et le péché de certains ne se répand que sur les transgresseurs consentants. En effet, l'esprit ne naît pas de l'esprit, comme la chair naît de la chair, et cette nature ne descend nullement de la transgression. Bien qu'il existe une seule nature pour tous, chacun ne reçoit rien de l'autre, car la toute-puissance divine est à chacun singulièrement et proprement particulière, pour ainsi dire, sa naissance et son origine. Mais la terre, dont l'habitant est l'homme, est qualifiée de vide et de désert, car, bien que l'homme ait été créé innocent, la vigueur de sa chair n'était pas encore pleinement développée et, même avant le péché, son intellect était bien moins pur et perspicace que celui des anges. Le corps de notre humilité n'avait pas encore été transformé, conformé au corps de la gloire divine (Philippiens 11), et la condition humaine n'était pas encore dans l'état que la résurrection promet sans aucun doute. Encore privée de cette plénitude de bonheur qu'elle était sur le point de recevoir, elle prit conscience de son imperfection en s'approchant de la lumière, et, mieux consciente de sa propre imperfection, elle se tourna vers Celui qui peut combler et apaiser l'insuffisance humaine.

Il attend sans hésitation sa propre formation et sa propre réforme ; la terre était vide, sans possesseur, vide, sans beauté, car dans la forme il y a ce que Dieu n'illumine pas, et le vide, et le besoin de ce qu'il ne remplit pas. Et Dieu dit : « Que la lumière soit ! » Et la lumière fut (Genèse 1). Il est écrit que Dieu

est lumière (1 Jean 1), et qu'il demeure dans la lumière inaccessible (1 Timothée 61). Il est lui-même la lumière créée, mais la lumière primordiale illuminant toutes choses, c'est-à-dire les causes qu'il avait cachées en lui, manifestant l'efficacité, rendant visible ce qui lui est encore intelligible. Et cette première lumière est la sagesse, repoussant les ténèbres et constituant le jour, chassant l'ignorance et purifiant l'intellect. Car c'est par elle que la condition de toutes choses est ordonnée, et la connaissance des constitutions mêmes est appelée jour. Par conséquent, le premier jour est l'intellect de la sagesse elle-même ; le second, l'organisation corporelle de la créature ; Le troisième jour, les ténèbres séparées de la lumière, est une certaine connaissance de l'utilité des choses, par laquelle, considérées dans un ordre et une beauté admirables, les choses invisibles du Créateur sont attirées par Lui, contemplant les choses qui ont été faites, de sorte que par là Sa puissance éternelle et Sa divinité nous sont révélées (Romains 1) ; le quatrième jour, la doctrine de l'Église et la Sainte Écriture divinement inspirée, dans laquelle nous trouvons certaines règles de foi, afin que chacun puisse être établi non par son propre sens, mais par l'autorité de la vérité éternelle ; le cinquième jour, la lutte de la raison contre les convoitises, comme contre d'innombrables reptiles auxquels la faiblesse humaine résiste, certains de ses membres étant certes attachés aux actions de ce monde, mais d'autres s'en échappant, choisissant pour elle une conversation dans les lieux célestes et le repos. Le sixième jour est celui de la connaissance et de la contemplation de Dieu, où les convoitises sont vaincues et où l'on célèbre la victoire sur ce monde, avec un cœur pur et un esprit paisible, par lesquels, se dépouillant de l'image de la terre et du vieil homme, nous sommes transformés et passons à la ressemblance et à l'image de Dieu, exprimant certes cette image par le sceau de la charité, mais la ressemblance par la stabilité et la paix. Pour considérer ou contempler ces choses, la première lumière, c'est-à-dire la connaissance de la vérité, guide l'intellect humain comme un enquêteur, lui révélant la nature

des choses, distinguant le jour et la nuit, éclairant celui qui sort de l'ignorance pour connaître l'ordre des choses, afin qu'au nom du ciel et de la terre, il comprenne toutes les choses célestes et terrestres que l'Écriture distingue et sépare par des intervalles, comme le jour et la nuit, et afin que rien ne manque, afin que rien ne s'affaiblisse, l'Esprit de Dieu est manifesté, nourrissant et formant des appétits raisonnables, aidant la faiblesse, fertilisant la stérilité, suscitant la dévotion, couvrant les excès et restaurant ce qui est égaré. C'est un Esprit multiple, un, stable, mobile, humain, bienveillant, qui souffle où il veut, enseigne, remplit et suggère toutes choses, de la plénitude inépuisable et de l'émanation sincère duquel sont emplis les cœurs des fidèles, unis dans la maison d'une seule morale.

Installés dans la demeure de Dieu, ils répandaient dans l'Église la bonne parole, avec une éloquence invincible et une inconstance inébranlable, malgré les contradictions. Soudain, par un son venu du ciel, les illettrés et les ignorants devinrent les défenseurs de la foi, et les pêcheurs, les disputateurs (Actes 1). Ici, sans qu'on le lui demande ailleurs, le suffixe s'applique : il contraint, il oint, il invite, il accomplit, ce qu'il commande, il l'accomplit. Et c'est pourquoi, dans ce qui est censé être transmis, notez la dignité du maître, l'affection du nourricier, la protection du vivifiant, l'empreinte de charité, l'affinité naturelle, la bienveillance de la grâce. Et premièrement vient la lumière, puis le jour, ensuite le firmament, et en quatrième lieu, ces grandes lumières sont décrites, car cette première nature angélique, nourrie par le bien de la nature et de la grâce, tout en demeurant dans la vérité par l'humilité, fut séparée de la nuit par l'unique lumière éternelle, et mérite d'être établie et confirmée, et maintenant, sans danger de ruine, pleinement assurée dans sa gloire, elle n'a plus accès au mal, car elle est ainsi circonscrite par la lumière supérieure, et rayonne d'elle avec une telle splendeur que la lumière elle-même ne saurait intercaler la vapeur des ténèbres. C'est pourquoi la lumière qui illumine est Dieu ; la lumière illuminée est un ange ; le

firmament est l'affection rationnelle enracinée en Dieu. C'est pourquoi le premier jour est l'institution de la nature intellectuelle ou spirituelle ; le second, la création des choses corporelles et visibles ; le troisième, la distinction des choses les unes des autres, et leur fructification selon leur espèce ; le quatrième, l'illumination de l'esprit par la parole de Dieu, à partir du témoignage des Écritures. Le cinquième, la distinction entre l'appétit de la chair et l'esprit de la raison ; le sixième, dans l'intellect et l'action, comme chez un certain sexe, homme et femme, est l'expression de l'image et de la ressemblance divines, dont l'Église est comblée de fruits spirituels par l'union. Mais il ne reste qu'une lacune dans le septième, d'où le sabbat passe au sabbat du huitième, celui qui, renouvelé par l'esprit de son intelligence, a discerné les choses meilleures et est sorti des ténèbres de ce monde, tranchant en toutes choses entre la lumière et les ténèbres, et portant du fruit comme un bon arbre, selon la grâce qui lui a été donnée. Car l'homme doit d'abord comprendre qu'il est Dieu ; ensuite ce qu'est Dieu, auquel il s'approche progressivement par la considération de la créature ; puis, éclairé par la lumière de la vérité, entre le charnel et le spirituel, comme entre les eaux supérieures et inférieures, ancré dans le firmament de la raison, chassé du sel des tentations comme des souffles, il doit produire de l'herbe et des arbustes, c'est-à-dire propager les fruits des grâces verdoyantes. Mais il faut aussi veiller avec diligence aux intelligences spirituelles elles-mêmes, qui naissent des Écritures. La vérité, telle un soleil, illumine l'âme ; et l'âme, telle la lune, illumine la nuit, c'est-à-dire les sens corporels, multipliant les actions comme des étoiles, qui ne sont pas obscurcies par les ténèbres de ce monde. Il est également nécessaire, parmi les reptiles et les oiseaux, d'user de discernement, afin que, voyant chez certains une vie plus vertueuse, on ne méprise pas les faibles, car il y a en chacun une âme vivante, et il faut entourer d'un plus grand honneur ceux qui sont plus déshonorants.

L'homme progresse vers la forme de Dieu, dont l'héritage est le repos céleste, dont la gloire est l'éternité bienheureuse, et dans la connaissance de Dieu le bonheur de la paix céleste qui surpasse toute perception. La justice et le jugement se manifestèrent immédiatement dès le premier acte, et sans aucun délai, les deux camps, ceux qui étaient d'accord et ceux qui étaient en désaccord, reçurent la rétribution de leurs mérites. Les armées saintes et impies furent aussitôt séparées de leurs compagnons, et ceux qui avaient désiré se passer de Dieu furent expulsés et précipités irrémédiablement dans les enfers, ou en enfer (quel qu'il soit). Car ils sont éternellement coupés de la vision béatifique, sans espoir de miséricorde, immortels certes, mais néanmoins sensibles à la ferveur des saints anges qui subsistent. Et bien qu'ils ne puissent les corrompre, car endurcis par nature et vulnérables à la tentation, ils persistent dans la souillure du mal, dans une haine implacable. Ce tourment même de l'envie, la rouille incessante de la malice, la colère perpétuelle, la tristesse infinie, l'espoir arraché à leurs veines, c'est comme si une flamme ardente brûlait leur cœur endurci de toutes parts, comme une fournaise infernale, toujours alimentée par la soif de nuire. Une volonté mauvaise est comme une cécité perpétuelle, c'est-à-dire la faculté coupée de la vision divine. Mais les saints anges, attachés à Dieu, veillent toujours sur son visage et le contemplent sans voile. Ils boivent à la source même de la vie et mangent à satiété leur pain sursubstantiel, dans lequel ils sont confirmés. Ils règnent sans orgueil, servent sans joug et se réjouissent sans crainte ; ils obéissent, mais non servilement ; ils entrevoient la fin de toute consommation, mais pas la fin définitive. Ils contemplent la plénitude des richesses, de la sagesse et de la connaissance de Dieu ; ils reposent dans cette paix qui surpasse toute intelligence humaine ; et s'il existe une paix plus haute et plus secrète que celle où Dieu seul réside, c'est bien ce bonheur même qu'ils trouvent dans leur propre bien, sans prétendre égaler leur supérieur. Car tel est le péché de cet homme pervers : cette grandeur admirable ne lui suffisait pas, mais il a voulu être comme le Très-Haut, soit comme Dieu

tout entier, soit du moins sans la souveraineté de Dieu. C'est pourquoi, lui qui était lumière dans le Seigneur, il est devenu ténèbres en lui-même, et par le juste jugement, celui qui voulait être suprême est devenu le plus intime. Celui qui était au-dessus de la lumière fut livré au mal ; celui qui était au-dessus d'un roi fut fait prisonnier, esclave affranchi ; d'ange, il devint démon ; d'ange, il devint obscur ; d'ange, il devint obscur ; d'ange, il devint ignoble et horrible ; d'ange, il devint noble et glorieux, il devint ignoble et horrible. En vérité, la lumière est séparée des ténèbres, et le bien et le mal ne peuvent coexister. Il n'y a point de communion entre le Christ et Bélial, point de participation de la justice à l'iniquité (2 Corinthiens 61). Le lit est étroit, dit Isaïe, de sorte que l'un peut tomber, et un voile trop court ne peut couvrir les deux (Isaïe 22). Mais un grand chaos s'est également instauré entre les bons et les mauvais anges, et il a été irréfutablement sanctionné, de sorte qu'un bon ange ne peut plus devenir le diable, ni Satan un bon ange, car des deux côtés, la sentence a été ratifiée et promulguée sans reproche, que

HEXAEMERON 1522. ceux qui sont tombés ne peuvent plus se tenir debout ; Mais ceux qui demeurent fermes ne craignent aucun danger de chute, et de même que le péché ne retombe plus sur les élus, de même la justice ne revient pas sur les réprouvés ; car de même que la corruption du coupable est restée sans remède, de même la gloire des saints est incorruptible. Origène se trompe, lui qui, introduisant dans l'Église le dogme platonicien, dans les livres de Péri l'Archonte, concernant une certaine révolution des démons dans les corps, comme par une grossière conversation de cette oppression corporelle indigne de purification, affirme que Satan retournera à son état antique après de nombreux siècles, expié par de telles révolutions. Il ajoute aussi : « Je ne sais comment la divinité passive souffre à nouveau invisiblement dans l'air pour la rédemption des coupables ; et pendant qu'elle travaille au lavage… »

Le fait qu'il cite le sang de certaines autorités des Écritures et prêche un Dieu miséricordieux et pieux prouve qu'il est menteur et injuste. Il est menteur si les méchants ne vont pas avec le diable et ses anges dans le feu éternel ; injuste s'il réserve la même récompense aux injustes et aux justes. Mais ces monstruosités et ces raisonnements fallacieux ne sont ni des présages, ni des dogmes chrétiens. Origène a omis les lettres, et il n'a pas compris Isaïe, qui a prononcé certaines paroles mystiques en l'honneur de Tyr, qu'il a tenté de tordre pour leur donner le sens véritable. « Et il arrivera, dit le prophète, en ce jour-là, que Dieu châtiera les méchants des cieux et les rois de la terre ; ils seront rassemblés comme un seul troupeau et jetés dans la fosse, enfermés en prison, et après de nombreux jours ils seront visités » (Isaïe 42). Cette visite n'est pas une marque de clémence, mais de sévérité et de justice, à l'image des visites que reçoivent souvent les gardiens, non pour être libérés, mais pour être tourmentés plus longtemps et plus intensément. Il y a aussi d'autres passages des Écritures qu'il arrachait comme à la nature et auxquels il se précipitait en criant. Que les âmes des hommes étaient aussi des anges et retourneraient en anges, qu'à la restauration s'y ajouteraient anges et démons, que tous les hommes, chrétiens, païens, catholiques ou hérétiques, seraient égaux, que les âmes retourneraient dans de nouveaux corps et recommenceraient dans un autre monde : ainsi, alternativement et à l'infini, la mort et le salut de tous. Il ressentait et écrivait cela, et il propageait bien d'autres choses impies et perverses qu'il est même criminel de répéter. C'est pourquoi, afin d'éviter que des esprits malins ne s'introduisent dans ces parties inférieures – car si la conversation des démons était partout dans le monde, leur accès libre et fréquent, et le conflit constant qui s'ensuivrait constitueraient un scandale permanent et persistant pour l'homme, et aucune forme de paix ne pourrait exister, tant l'infestation serait incessante –, la partie réprouvée fut contrainte de se séparer des attaques importunes, comme si elles étaient les vagues les plus amères, aux limites fixes, par ordre de Dieu, et il lui fut dit : « Jusqu'ici tu viendras,

et ici tu briseras tes vagues déferlantes » (Job 28). Celui qui avait dit : « Je m'assiérai sur la montagne de l'alliance, je serai semblable au Très-Haut » (Ésaïe 14) ; maintenant, il n'ose entrer dans le troupeau de porcs que s'il y est autorisé (Marc 5) ; mais il fut pris

Le cou tendu de tous côtés jusqu'au bout de la chaîne, écumant et rugissant, il régurgite ce qu'il a vomi. Et cette malice est impuissante, cette folie sans effet, si ce n'est dans la mesure où la justice divine le permet, pour juger ou punir le juste ou l'injuste. Eux aussi ont des lois, des devoirs et des ministères répartis sous l'autorité du prince des démons, et dans la mesure où la puissance supérieure, c'est-à-dire les saints anges, le tolère, ils combattent, sillonnent les lieux, déchaînent les tempêtes, dissimulent des pièges, tendent des embûches et, par des ruses exquises, tentent tantôt la violence, tantôt la dissimulation. Les conseillers trompeurs persuadent et suggèrent toutes sortes d'impiétés, toutes les choses honteuses : ils n'ont aucun pouvoir véritable contre les âmes, car il leur appartient plutôt de résister par la croix et le sang de l'agneau, et de précipiter les confus et les vaincus en enfer. Et de ses propres illusions, par lesquelles il irrite et désire les choses sérieuses de Dieu, il est lui-même terrassé et meurtri, et devient lui-même l'occasion de la couronne et de la gloire qu'il souhaitait voir se transformer en piège et en ruine pour la transgression. Mais si jamais l'un des prédestinés tombait, contaminé par son souffle, ceint des armes de la pénitence, il se relevait plus fort et plus sûr de lui, et, ayant éprouvé l'impureté reconnue, il frémissait d'une indignation terrible contre l'ennemi qui l'avait suggérée et approuvée, et abordait de nouveau les combats avec plus de prudence et de vigueur. Ainsi, chassés et repoussés, ils se replient sur eux-mêmes, et dans la salinité de leur mer, c'est-à-dire, ils sont tourmentés par leur propre envie, et ils dépérissent dans la douleur d'une malice inefficace, c'est-à-dire dans la grande et vaste mer où vivent des reptiles innombrables, où ce dragon antique erre comme une baleine immense, par

l'autorité duquel Dieu est bafoué (Ps. cum). Mais d'après les introductions qui nous parviennent par l'intermédiaire de l'ange, lorsque le mal survient, l'homme n'est pas détruit, mais éprouvé. Avec le retrait des tentations et de toute perversité spirituelle, pour ainsi dire, dans son propre océan, les marais des plaisirs étant asséchés, la terre fertile laisse place à une herbe verte et à des arbres fruitiers d'une telle croissance que, du cœur des élus, purifiés du flot du péché, de la verdure de la foi, ils atteignent le sommet de l'espérance et le sommet même de la charité, enracinés comme de bons arbres en Christ et portant des fruits selon la mesure de son don, chacun à sa manière. L'image de l'herbe verte peut être comprise comme simple et humble ; mais la hauteur des arbres exprime la dignité de la sagesse suprême. L'arbre de la sagesse, l'arbre de la connaissance et l'arbre de vie, mentionnés dans cette Écriture, nous incitent à les comprendre spirituellement, bien qu'ils ne déracinent pas le fondement de l'éternité. La constitution visible et tangible de la créature corporelle ou spirituelle, qui constitue en quelque sorte le premier jour de ce monde, est intelligiblement perçue par l'illumination de l'esprit grâce à la Parole de Dieu. Mais il était nécessaire que la lumière plus abondante de l'intellect alimente cette même lumière par des preuves plus éclatantes de la vérité elle-même, et que la vérité des dogmes se manifeste en des termes plus précis et plus subtils que ceux du génie humain.

Ou bien la raison elle-même pourrait-elle en faire l'expérience ? C'est pourquoi la sagesse créa deux grands luminaires et les plaça dans le firmament ; et ce qu'elle avait en partie suggéré par l'esprit, elle voulut le dire elle-même, afin qu'il y ait une autorité divine pour la postérité et que l'impiété des hérétiques ne trouve aucun terrain d'erreur, d'ignorance ou de perversion de la vérité. Les décrets de la nature et de la loi s'accordent certes en un seul point, mais ils ont plus de poids là où le maître est Dieu, que là où l'esprit est l'inspecteur. Moïse reçut sur le mont Sinaï des tables de pierre écrites du doigt de Dieu (Exode 20) ; aux saints apôtres la Parole qui était au commencement

avec Dieu, et Dieu était la Parole, et cette Parole s'est faite chair, et elle a habité parmi nous (Jean 1) : Le Fils du Père a parlé, et non sur des tables de pierre, mais d'une voix vivante, il a annoncé l'Évangile, l'écrivant dans les cœurs, criant au-dehors à nos oreilles : Je suis le chemin, la vérité et la vie (Jean 1). Dans ces deux Testaments, Dieu s'est adressé de multiples manières aux pères par les prophètes, et à nous directement dans les Évangiles (Hébreux 1). Ayant levé les voiles et placé la lampe de la vérité allumée sur le chandelier (Matthieu 6 ; Luc 6), il a proposé, pour ainsi dire, l'union des natures divine et humaine en une seule personne. Car, d'Adam à Moïse, la loi naturelle enseignait et gouvernait les peuples primitifs, les affranchissant de la libre servitude des cérémonies sous l'autorité familiale. Mais, comme nous l'avons dit, cette doctrine, faute d'une définition claire de l'autorité, pouvait se transmettre de génération en génération ou se corrompre. C'est pourquoi la loi écrite est apparue comme une lumière moindre, faite d'énigmes et de figures, exigeant certes le culte et la vénération d'un seul Dieu, mais destinée à l'exercice d'esprits ignorants, dissimulant la vérité sous un voile de paroles multiples. Moïse fit le tabernacle et la table des offrandes, l'arche de l'alliance, le voile devant le Saint des Saints et les chérubins qui couvraient le propitiatoire (Exode 25). Il écrivit de nombreux préceptes concernant le rite de la circoncision, la purification des lépreux, la loi de la jalousie, les offices des prêtres ou Lévites, l'onction du souverain sacrificateur, les citoyens de refuge, ceux qui profanent le sabbat, les types d'holocaustes et d'autres décrets de la loi (Lévitique 24). Mais, comme le dit l'Apôtre, cette lumière de la loi n'a conduit personne à la perfection (Hébreux 21). Il instruisait avec crainte, tel un maître, la jeune Église ignorante, et il réprimait avec douceur l'insolence lascive des premiers temps, jusqu'à ce qu'au temps fixé, le peuple de Dieu, élevé par le Père en intelligence spirituelle, pénètre jusqu'au cœur même du voile (Hébreux 6), le Saint des Saints, où seul le grand prêtre pouvait s'aventurer (Hébreux 11). Mais là où la grâce, c'est-à-dire la lumière supérieure, allégea le fardeau

insupportable de la loi, lorsque Jésus expira sur l'échafaud, ces voiles se déchirèrent. Désormais, ce privilège ne fut plus réservé à Aaron et à ses fils, mais l'ensemble des fidèles reçut librement accès à l'arbre de vie et au Saint des Saints. La première entrée ne fut pas par le sang d'un autre, mais par le grand prêtre du bien futur, et compte tenu du prix exorbitant du sang, l'or devint bon marché.

Et le Saint des Saints, venant, abolit les victimes des Juifs. La lumière brillait moins à sa manière, car Dieu n'était connu que des Juifs (Ps. 75), car ces ombres et énigmes des commandements pouvaient à peine être comprises, même par les quelques élus de cette époque. Lorsque la lumière de la grâce de l'Évangile resplendit comme une lumière, nul ne put se soustraire à son ardeur. Ces voiles de figures, ces enveloppes de mots, furent déchirés, et toutes choses devinrent pures pour le monde, accessibles et intelligibles à tous. La multitude des modèles étant rejetée, il n'en resta qu'un pour tous, contenant et dépassant tous les autres, et dont la plénitude annonçait tout ce commencement : le saint et raisonnable holocauste subsista, un seul ordre, une seule distinction, la vérité nue, la charité pure. Ce n'est plus la seule tribu lévitique qui est consacrée aux saints mystères, ni un roi choisi uniquement parmi la tribu de Juda. Une seule tribu du peuple chrétien est la nation sainte, le peuple d'acquisition (1 Pierre 1), et le Christ, notre Roi et Souverain Prêtre du sacerdoce royal, confère sa dignité aux pauvres. Désormais, la pureté de vie n'est plus signifiée, mais manifestée. Désormais, l'Agneau de Dieu est désigné du doigt, le Messie n'est plus attendu. Désormais, Emmanuel demeure avec nous, le Soleil de justice brille dans l'Église, le Roi se révèle dans sa beauté. Le chemin des saints est mis en lumière, la rédemption éternelle est trouvée (Hébreux 10). Rien, pour la perfection de l'homme, n'échappe à l'enseignement des deux Testaments, notamment tous les sacrements de la Loi : l'Évangile en explique la simplicité, l'Apôtre la profondeur prophétique. Et il a manifesté à cette lumière le grand mystère de la piété, qui était

manifesté dans la chair, justifié par l'Esprit, apparu aux anges, prêché aux païens, cru, et élevé dans la gloire jusqu'au monde (1 Timothée 1). Les étoiles, disposées dans le firmament, donnent aussi leur lumière. Daniel, expliquant cela, dit : « Ceux qui sont instruits brilleront comme la splendeur du firmament ; et ceux qui enseignent la justice à beaucoup brilleront comme les étoiles, à toujours et à perpétuité » (Daniel 10). Les instruits et les enseignants sont appelés étoiles. Certains par l'exemple, d'autres par la parole et l'exemple. Cette Écriture sépare le jour de la mort, séparant de la sincérité de la doctrine catholique les souillures des réticents et extirpant des coutumes des saints tout ce qui n'est pas conforme à l'honnêteté. Cette lumière sépare la vérité du mensonge, les futilités graves, la paix de la discorde, le Christ des idoles, et de la pureté de la religion tout ce qui est impie et obscène. Cette lumière guide le cœur. Le monde, et de l'amour du péché divisé, d'abord chaste, puis paisible jusqu'au mystère de la contemplation divine. La description de Jérusalem sur le côté, et par Ézéchiel un siège ordonné contre la ville, une fournaise de fer érigée comme muraille et le reste sont un signe du Seigneur. Le pagne d'Israël, caché et pourri près de l'Euphrate, les yeux des animaux, et les plumes de certains volent, d'autres cachent la tête et les pieds de celui qui est assis sur le trône, ils sont placés comme signe d'une grande chose par Isaïe, et par l'Apôtre le sacrement est signé dans le Christ et dans l'Église, lorsque le même Apôtre discutait du mariage et de l'alliance du mariage. Sarah a dit deux testaments ; Isaac et Ismaël sont deux peuples, et beaucoup de telles choses sont les signes de quelque chose, et la saine Écriture a coutume de les placer comme signes de quelque chose. Mais le cycle des temps et des années, et le dialogue qui s'ensuit, distingue la volatilité des choses changeantes et la stabilité de l'éternité, car, dans un élan fervent, le désir de la raison se hâte vers son commencement, où ni années, ni temps, ni aucune vicissitude, mais un seul jour saint, est l'accomplissement et la plénitude des saints, la lumière infaillible, Dieu est tout en tous, l'illumination perpétuelle de

toute chose. La circoncision est le signe du dépouillement de la chair du péché, le baptême celui de la sépulture, l'œuvre de l'autel. La crucifixion de la chair, l'onction visible, sanctifie la demeure du Saint-Esprit ; le temple de l'esprit, ce sont les jours, la juste compréhension de ces choses et d'autres semblables. Les temps sont la réunion et l'harmonie du neuf et de l'ancien, comme les espaces du matin se rejoignent pour atteindre certains buts et fins. Bien que le présent, le passé et l'avenir soient proprement désignés par le terme de temps, on l'appelle aussi été, hiver et autres expressions similaires qui, adaptées à la versatilité de l'esprit, expriment la variété des choses, leur fin et leur unité, avec des causes ramenées à leur commencement et des parties unies.

Bien que plus largement comprise, la notion d'années, tout comme les jours et les temps s'achèvent et que les années elles-mêmes s'étendent à travers les âges, est intimement liée à la Parole de Dieu, lumière éternelle, qui, à travers les Saintes Écritures, insinue et embrasse toute chose. Moïse, sous la révélation du Saint-Esprit, parle de la constitution du monde, auquel il n'a participé ni temporellement ni corporellement. Paul prêche l'Évangile, qu'il n'a pas appris d'un homme, mais par la révélation de Jésus-Christ (Galates 1). Il monte au paradis et entend certains mystères qu'il n'est pas permis à un homme de révéler (2 Corinthiens 12). L'apôtre Jean s'élève et atteint l'éternité de la Parole, ainsi que la coessentialité et l'unité du Père et du Fils. Isaïe et Daniel parlent abondamment de la fin du monde et du jugement de Dieu, où chaque disciple monte et descend comme par échelons successifs. Dieu, possédant l'Écriture elle-même, comme si les années s'écoulaient en une infinité de siècles, puisque tout cela est éphémère, comme il est écrit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point » (Matthieu 24). J'ai dit plus haut que le Saint-Esprit est porté par les eaux, tel une souris dont l'inspiration nourrit la créature vivante qui s'y soumet et la rend fertile, non pas en s'appuyant sur elles comme pour se protéger,

selon le manichéisme, contre je ne sais quelle nation des ténèbres, mais en s'appuyant sur elles-mêmes, car rien par soi-même, si ce même Esprit ne le nourrit, ne vit ni ne comprend véritablement. Par le nom d'eaux, comprenez les générations d'hommes qui, comme elles glissent d'une source à un ruisseau, d'un ruisseau à un fleuve, ainsi les hommes, de la conception à la naissance, et de l'enfance à la vieillesse, courent et s'écoulent dans un flux incessant. Un seul et même Esprit, selon sa volonté, œuvre à partir de la même matière de diverses manières en divers ministères : à l'un est donnée la parole de connaissance, à un autre la grâce de la santé, à un autre le discernement.

(1 Cor. 15) Il sème dans son champ la semence de la justice humaine et prédestine certains à remplir les greniers de la vie active, d'autres les trésors de l'éternité, de telle sorte que les fruits impérissables de la vie active, après les besoins de la vie présente, les conduisent aux apothicaires célestes. De la même terre poussent le blé et l'orge, et dans le même sein de la terre sont extraits l'or et l'argent. Certains sont plus excellents que d'autres, chacun utile et nécessaire en son genre. De l'espèce humaine, comme de la nature des eaux, proviennent les reptiles et les oiseaux, car certains se déplacent parmi les choses terrestres, tandis que d'autres, les négligeant, demeurent dans les choses célestes. Celui que la servitude du pouvoir, la hauteur et le souci du ministère accablent rampent et marchent d'un pas lent. Souvent, lorsqu'ils sont en fonction, ils s'investissent plus qu'il ne le faudrait. Mais bien qu’ils accumulent bois, foin et chaume (1 Cor. 111) depuis les fondements, ils ne s’éloignent pas de la stabilité. Ils utilisent ce monde comme s’ils ne l’utilisaient pas (1 Cor. 6), ils plantent, ils bâtissent, mais ils ne s’y attachent pas mentalement ; au contraire, ils soupirent d’un profond amour pour la cité de Dieu, dont on a dit des choses glorieuses (Ps. 86). Le roi de cette cité n’exclut pas de sa maison les simples reptiles de ce monde, lui qui aussi purifia Rahab, reptile venimeux, et la rendit inoffensive ; il rassembla Tyr, les Éthiopiens et les étrangers, semblables à une multitude de

reptiles, et les y installa. Lui-même y naquit, dans la cité que le Très-Haut a fondée, et il voulut que ses fils adoptifs, devenus cohéritiers, se réjouissent et demeurent avec lui dans cette même cité. Mais les hommes véritablement contemplatifs, ayant quitté le nid des conversations humaines, s'efforcent sans relâche sur les pentes abruptes et par les sentiers étroits, sans épargner leur corps, là où se trouve leur bien-aimée. Ils la cherchent, se hâtent à travers les ronces et les chardons couverts de chair ensanglantée, franchissent les haies et se précipitent dans le méridienne dorée, où le Roi se délecte du parfum du nard dans sa position allongée (Cantique des Cantiques, I). Ils sont accueillis avec un peu d'attention, tètent les seins mieux que le vin, sont attirés par le parfum, courent après les onguents. L'action immense gémit et soupire, la contemplation se réjouit et goûte déjà aux prémices de la paix angélique. Les tentations sont mordues comme par des serpents, l'homme est exposé au milieu des vipères, et son flanc nu est transpercé par les lances des convoitises, il crie, opprimé : « Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom v11.) Rien de ce genre de contemplation. Mais un esprit qui se surpasse ainsi ne se soucie guère des illusions de la chair, ni des désirs, ni des tentations, ne les ignore. Même les hommes spirituels, dit l'Apôtre, peuvent être préoccupés par le péché (Gal. vi). Vous qui êtes spirituels, prenez garde à vous-mêmes, de peur que vous ne soyez tentés (ibid.). Au plus profond de nous-mêmes, dans les entrailles, dans les profondeurs de notre cœur, brûle un feu constant, persévérant, que nulle eau n'éteint, et où que nous fuyions, il nous suit. La faiblesse humaine est insidieuse et ne suffit pas à la maintenir : même si elle fuit, elle ne lui échappe pas. Seule la patience réduit ce feu en cendres : celui qui résiste triomphe, celui qui persévère l'emporte. La faiblesse ressent, la raison n'y consent pas ; le sentiment du péché non plus.

C'est une question d'opinion, mais aussi de consentement. Ici, la prudence est à l'œuvre, ici, la raison veille, ici, c'est la boue,

ici, c'est la boue du fumier, c'est le royaume des tempêtes, où vivent les reptiles. Mais, comme nous l'avons dit, entourés par le Saint-Esprit, qui lui est soumis, quelles que soient les tempêtes qui grondent, l'exercice est profitable, le mouvement est purifié, éprouvé par la tentation, confirmé par l'épreuve. Entre ces deux sortes de vie, l'une rampe, l'autre vole, et la pusillanimité et l'insécurité de la créature ressentent dans l'une ce qui lui appartient en soi, mais dans l'autre ce qu'elle peut faire par Dieu, afin que nul ne se glorifie en lui-même, car il n'appartient ni à celui qui veut ni à celui qui court, mais à Dieu qui fait miséricorde (Romains 9). Après avoir clairement distingué ceux qui sont nés de la terre et ceux qui sont nés des eaux, l'homme, tel un conducteur de char, conduit devant lui le bétail et les bêtes, symbolisant ainsi les mouvements bestiaux qui lui sont soumis. Il est ainsi constitué maître du monde : il exprime en lui-même, pour ainsi dire, le moteur d'un autre, possédant la substance de tous les éléments et, par la dignité de l'esprit et l'intelligence rationnelle de l'âme, une nature semblable à celle de toutes les créatures. Il est un autre ange sur terre, participant à la société de chair et de vie, de mouvement et d'essence, si intimement avec les hommes que, non seulement selon notre définition morale ou allégorique, mais aussi selon la nature même de l'être, il existe en lui une parenté et une affinité multiples avec l'univers. Nous pouvons voir en l'homme comme un autre monde, le tout dans un petit monde, mêlé de ciel et de terre, avec sous lui un cercle visible et au-dessus de lui un cercle invisible, embrassant dans l'étroitesse de son esprit les germes de l'univers. L'esprit qui est en lui, signe certain de sa divinité, guide et oriente les affections de ses sujets. Il tient de la nature céleste sagesse et intelligence, conseil et connaissance, constance et piété, et une crainte chaste : autant de guides en lui, dont il est issu, et il s'enorgueillit humblement : « Tout ce qui est spirituel en nous vient de lui. Il existe un modèle à l'image duquel l'homme aiguise ses sens, façonne sa morale, acquiert la sainteté et pratique la charité.» Conformément à cette nature, légèrement inférieure aux anges en raison de sa chair passible,

il n'ignore pas que de la diversité de son être, il sera un jour libéré, et de nouveau rassemblé dans une gloire plus magnifique encore, et non plus sujet à la dissolution, mais établi égal aux anges, même dans son corps, et atteindra le sommet de la gloire qu'il attend maintenant par la patience. Le corps est en effet de la terre, et si l'on y regarde de plus près, on y trouve, dans ses moindres parties, tous les éléments de ce vaste monde. Ces éléments lourds, la terre et l'eau, le feu et l'air, qui sont légers, sont en mouvement, et la matière dense, séparée les unes des autres, n'est pas opprimée par la confusion des subtils, mais, avec des ajouts distincts et ordonnés, tous se servent mutuellement, de sorte que cette discorde absolument étonnante des choses est réduite à une si grande paix que, sans aucune dissension, le feu et l'eau vivent ensemble dans le même réceptacle, de sorte que ni la terre n'est diluée par les eaux, ni la subtilité de l'air exclue par une telle masse. En effet, ils s'enlacent paisiblement, de sorte que dans cet art aussi merveilleux,

comparatif, et dans l'harmonie des univers et de tout, nous voyons combien le bien de la paix est prévisible et louable, et quand des natures contraires et discordantes se rencontrent, combien grand et indissociable doit exister un lien entre les créatures rationnelles, qui ont une seule origine, une seule fonction, une seule finalité. Considérons, dans la tête humaine, dans la substance du cerveau, certaines cellules situées sous une sorte de chambre supérieure, la coquille supérieure, et certaines membranes, appelées méninges, qui enveloppent le cerveau et qui, telles des nuages, humidifient la chaleur supérieure de vapeurs d'eau, de peur que ce mouvement vital ne s'étiole par sécheresse excessive. De même, dans le firmament de l'œil, deux grands astres brillent, toujours alimentés par un feu intérieur. Dans les narines, l'entrée et la sortie sont

L'air est parfaitement visible. Le cours des eaux dans les veines semble perpétuel, et dans l'estomac et la vessie, on aperçoit une pompe et un océan de déchets. Le cœur ardent, s'il

n'est pas rafraîchi par le souffle des poumons, draine les fluides du corps. La chair, semblable à la terre chez l'homme, est végétée et fertilisée par la chaleur du cœur. Le foie et la rate, les tendons et les muscles, et tous les autres organes, sont comme des machines dans l'atelier du corps ; par leurs fonctions, cette substance corporelle et matérielle est nourrie, purifiée, multipliée et diminuée, selon les lois de la nature. L'homme prospère dans sa jeunesse comme l'herbe, fleurit comme un arbre, et porte ses fruits dans sa vieillesse. Il rampe dans sa vieillesse, se nourrit lorsqu'on le lui apprend, comme le bétail.

Une bête sert lorsqu'elle obéit ; elle vole lorsqu'elle retourne à son point de départ. Ainsi, vous découvrirez un monde plus vaste dans un monde plus restreint, et rien dans cette immense masse ne saurait se fondre harmonieusement dans ce monde étriqué. Mais puisque nous rapportons peu de choses à la matière, mais plutôt aux mœurs, et énumérant les affections de l'homme intérieur, nous nous attardons davantage sur ce qui se présente à nous. Nous n'abolissons nullement l'histoire, fondement de l'Écriture ; nous n'en trahissons pas non plus le sens littéral, en en pervertissant la nature. Du même sarment nous cueillons le vin, et du même épi le pain et le grain. Il n'y a ni tort ni violence à trahir le sens littéral si nous en découvrons les compréhensions mystiques qui y sont cachées ; bien au contraire, nous honorons le fondement lorsque, par un travail spirituel, nous bâtissons sur lui un temple au Seigneur, à partir d'une matière subtile et invisible. En vérité, nous croyons sans l'ombre d'un doute qu'au commencement, le ciel et la terre furent créés ensemble, et qu'en eux, comme nous l'avons dit plus haut, existait la cause première de tout ce qui a été fait ou est encore créé. Mais cette lumière aurait été créée après l'apparition du soleil, avant même que celui-ci n'existe. Or, si l'on suppose que cela s'est produit à intervalles de plusieurs heures, cette lumière est difficilement compréhensible au sens littéral, à moins que ce feu primordial n'ait brillé de lui-même à

l'état pur. Mais comment, lorsque les éléments sont mélangés en matière, leur séparation se produit à nouveau ? La raison humaine peine à le comprendre, puisque leur séparation momentanée entraîne la destruction de cette composition. Ce feu, mêlé d'eau, de terre et d'air, aurait brillé avant le soleil.

La raison n'a tiré aucune leçon de cette expérience des choses, car aujourd'hui, sans ces deux grands astres, seules les ténèbres peuvent être comprises dans le monde corporel, et l'absence du soleil est la nuit, tout comme sa présence est le jour. Par conséquent, si cette première lumière était corporelle, en l'absence du soleil et de la lune, je voudrais voir une lumière semblable dans les choses visibles, à moins que, par anticipation, l'effet n'ait été placé avant la cause et avant la lumière dont parle l'Écriture : le soleil. Mais si cette lumière existait par elle-même et distinguait le jour de la nuit, cette distinction entre ténèbres et lumière était minimale, car la lumière elle-même était minimale et entièrement vouée à la confusion. Je dis cela car l'usage des choses et le cours habituel de la nature laissent entendre qu'une seule lumière matérielle suffisait à distinguer le jour de la nuit et, pour revenir au sens spirituel, que la première lumière était celle de la raison et de l'esprit, que la connaissance de la volonté divine est apparue dans les choses visibles et que l'homme a compris par son esprit le dessein divin pour la constitution du monde : dessein qu'il a alors vu soumis à la lumière corporelle. Cela est incohérent si l'esprit est illuminé avant le corps : bien plus, puisque la raison précède et prévoit toute action naturelle, et ce d'autant plus efficacement dans l'ordre des choses, l'homme intérieur aurait dû être illuminé avant l'homme extérieur, afin que, soumis aux consolations du Créateur, pour qui les causes des choses étaient claires, il ne doute pas de l'effet de la disposition éternelle. Il ne fait aucun doute que les choses spirituelles, intellectuelles et corporelles ont eu un commencement, en ce qui concerne l'intellect humain : et l'institution primitive elle-même ignorait la lumière, mais la connaissance de l'univers était lumière pour

l'intelligent, et pour l'ignorant, un abîme obscur. Car il n'est pas contraire à la raison, ni à l'autorité, de croire qu'une créature rationnelle a d'abord été créée, puis illuminée, et que l'illumination était pour elle une chose, et la création une autre. Mais pour le reste, la même considération s'applique au jour et à la nuit, au matin et au soir. Le matin et le soir sont souvent employés comme s'il s'agissait d'avant et d'après. Et le soir et le matin ne font plus qu'un, lorsque la pleine connaissance du premier et du second resplendit. Le matin, il y a une opinion, une conjecture, fruit de l'enquête, qui n'a pas encore atteint la vérité, car dans cette enquête même, elle ressent en partie ce qu'elle examine. Si elle ne ressentait rien, elle n'examinerait rien. Mais lorsque la raison d'être de la chose est pleinement comprise et atteint une fin claire et perceptive, un jour est accompli, et la réalisation de cette cause est atteinte, à la discussion de laquelle on consacre autant d'efforts de méditation que si l'on passait les heures de midi. Le premier, le deuxième et le troisième jours sont consacrés à un examen assidu, à une connaissance certaine des choses individuelles créées pour l'usage de l'homme intérieur ou extérieur. Qu'en est-il des herbes, des arbres, des reptiles et des oiseaux, du bétail et des troupeaux ? Adam, ce premier homme, qui donna un nom à toute chose, perçut par l'esprit révélateur et reconnut la cause et l'usage des univers, selon l'ordre et la succession des révélations qui lui furent d'abord faites, comme si le premier jour était celui qui le suivit. Là encore, dans la révélation même du matin se trouvait le commencement de l'enseignement.

Trois, le soir et le matin, la plénitude de la connaissance. Il n'aurait connu ni les noms, ni les causes, ni les effets des choses, si la sagesse divine ne le lui avait enseigné, laquelle se proposait à lui singulièrement, ainsi que tout ce qu'il avait créé corporellement, distingué, livré et soumis. Cette essence visible du monde, bien que créée d'un seul coup, ne pouvait être exprimée d'un seul coup ; seules les paroles humaines, formées à intervalles temporels, permettaient d'exprimer l'univers des

choses. Ce qui, en Dieu, en qui il n'y a ni temps ni espace, était simple et un, fut perçu par Moïse par fragments, compris, décrit et distribué selon les lieux, les espèces et les fonctions. Sans doute est-ce le même Moïse qui, avec un équilibre si subtil, distingue le premier, le deuxième et le troisième jour, ainsi que les suivants, qu'il y eut un seul jour où furent créés le ciel, la terre, les plantes et les herbes. Afin que l'on comprenne la même chose pour le reste, il ajoute immédiatement après l'énumération des jours : « Voici la descendance du ciel et de la terre, au jour où Dieu fit le ciel, la terre, les plantes des champs et les herbes des champs » (Genèse 1). Voyez avec quelle clarté Moïse affirme que la création eut lieu en un seul jour, bien qu'il décrive les œuvres des six jours avec une merveilleuse subtilité. La nature angélique, que nous avons reçue sous le nom de ciel, n'a jamais manqué de la perspicacité de la vérité divine, pas plus que la nature humaine, exprimée par la terre, telle la lumière séparant le jour et la nuit, firmament de l'intellect rationnel. L'esprit, capable de distinguer les eaux d'avec les eaux, est une discipline qui perdure de toute éternité entre le saint et le méchant. La convergence des eaux sur une même rive, et la fécondité de la terre et des arbres, symbolisent l'obéissance de la créature en son genre. Les deux lumières célestes indiquent que tout ce qui est lu dans les deux Testaments provient d'en haut. La lumière des Armements représente l'intellect du Testament. Les reptiles et les oiseaux issus des eaux signifient que l'actif et le contemplatif proviennent d'une même masse. Ces deux affirmations sont indissociables ! Elles ne peuvent coexister ; or, nul ne doute de leur coexistence. Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance » (Genèse 1). Dans toute la création divine, nous ne trouvons aucune mention de cela ; mais pour toutes les choses sensibles et insensibles, pour tout ce qui est et vit, il est dit : « Ils furent et furent.» La lune, astre d'une splendeur incomparable, occupe généralement une place subalterne parmi les autres créatures. Seul l'homme, créé à l'image de Dieu, bénéficie de ce privilège unique. Et, en effet, nous ne lisons rien des anges, qu'ils aient

été créés à cette ressemblance. Puisque, de même que l'Écriture a laissé leur création à l'intellect, parce qu'ils sont intellectuels par nature, elle passe sous silence leur dignité et leur excellence. Cependant, nous devons croire que cette image se manifeste d'autant plus expressément en eux que leur nature est pure et qu'ils sont proches de la majesté divine. Mais tout le reste relève de l'image de l'éternité, car, soumis à la vanité, ils obscurcissent les vicissitudes des choses par une passion agitée ; ils ne recherchent pas la plénitude de leur essence à travers ces discours et ces mouvements, et cessent ainsi d'être ce qu'ils sont.

Après leur dissolution, il est certain qu'ils ne retourneront ni à leur corps ni à aucun autre état. Le soleil lui-même se reposera de son œuvre de remodelage du monde. Il n'y aura plus besoin de distinction entre divin et nocturne, car il n'y aura qu'un seul jour éternel et un seul Dieu soleil immuable. Toutes les créatures étant au repos, il régnera une seule stabilité, une seule fermeté, une seule santé, une seule paix et une seule égalité dans toute la nature. Mais la question de savoir si les éléments subsisteront alors, à savoir le ciel et la terre, ou s'il s'agira de quelque chose qui transcende le spirituel, est une question que seul un cœur pur peut examiner. Quant à ce qui est dit : « Le ciel et la terre passeront » (Matthieu 24), je ne sais pas si cette phrase est pertinente. Dans sa deuxième épître, dite canonique, l'apôtre Pierre, expliquant ou suivant la parole de l'Évangile, déclare : « Le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; les cieux disparaîtront avec violence, les éléments se dissoudront sous l'effet de la chaleur, et la terre, avec tout ce qu'elle renferme, sera consumée. » Et plus bas : « Les cieux seront enflammés, et les éléments se fondront sous l'ardeur de la chaleur. » Nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et les promesses de Dieu, où la justice habitera. L'abolition de l'ancien monde, si clairement annoncée par le Prince de l'Église, ne fait aucun doute. Mais la nature de ces nouveaux cieux et de cette nouvelle terre, ainsi que la question

de savoir si les choses célestes et terrestres seront de nouveau peuplées de nouvelles créatures, restent totalement omises. Mais puisqu'il est dit que la justice habitera en ce lieu nouveau, on peut comprendre que, dans cette réforme, tout sera d'une nature différente et infiniment plus pure. Tout ce qui est corruptible ou corrompu sera purifié lors de cette régénération, et le tout sera la demeure même de la sainteté. À combien plus forte raison l'homme, conformé au corps de la gloire de Dieu, n'aura-t-il plus aucun fardeau, plus aucun besoin corporel, car ce corps sera à la fois spirituel et physique. Il en sera de même pour la vie même de la créature raisonnable, qui sera assurément le paradis, et pourtant une demeure. Car, que ce soit dans ce nouveau ciel ou sur cette nouvelle terre, ces choses glorieuses seront incarnées. Bien que la nature et la gloire soient dans la chair, elles ne seront pas pour autant privées de la vérité du corps, comme il est écrit : « Les saints sur la terre posséderont le double » (Ésaïe 61). Mais le paradis, c'est-à-dire cette douceur, ce repos, cette paix, cette tranquillité et tous les autres biens que l'œil n'a pas encore vus ni qui ne sont pas entrés dans le cœur de l'homme (Ésaïe 64 ; 1 Corinthiens 11), sera l'intelligence et la vision de Dieu, car l'homme verra et entendra, et ce qui est Dieu entrera dans son cœur. Il n'y aura plus ni souci ni questionnement concernant les plaisirs corporels, les odeurs ou les goûts, car, comme nous l'avons dit, même si certains plaisirs locaux persistent, la joie sera assurément spirituelle, non charnelle. L'homme, créé à l'image de Dieu, n'ayant rien de semblable ni de commun avec les bêtes folles, comprendra sa gloire et, à l'image pour laquelle il a été créé, il se contemplera, il s'arrêtera, émerveillé, et son cœur s'ouvrira à ce bonheur, et, s'attachant à cette félicité divine, il deviendra pleinement lui-même.

Il se délectera de la multitude de cette douceur et se glorifiera de ce contentement, de sorte qu'il ne désirera ni ne recherchera les sources d'eau, l'ombre des arbres ou la saveur des fruits qu'offrait ce paradis antique et corporel, car Dieu est

pour lui une source intarissable, un abri rafraîchissant, un arbre de vie, un fruit perpétuel, une satiété infinie. Dans la vie présente, en effet, les sens extérieurs, errant parmi ces choses visibles, se rassemblent moins en une seule, et la dignité de cette image est moins comprise, car la raison, dispersée de l'extérieur et occupée par de multiples distractions, est diverse. L'image est une chose, ce dont elle est l'image en est une autre, et la ressemblance en est une autre encore. La ressemblance peut se rapporter à une partie, mais l'image représente l'intégrité de la substance. Le Fils est appelé l'image du Père, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance (Hébreux 1), et sa forme, car entre le Père et le Fils il n'y a ni diversité ni distance, si ce n'est que le Père n'est pas le Fils et que le Fils n'est pas le Père. Dans le Verbe, qui est aussi la sagesse du Père, réside toute la plénitude de la Divinité, et le Fils lui-même est appelé l'image ou la figure de la substance, car par le Verbe, ou sagesse éternelle, la Divinité nous a été révélée, de même que par une image, lorsqu'elle est correctement représentée, la propriété propre d'une chose nous est montrée et suggérée. Lorsque je me regarde dans un miroir ou dans une source d'eau très pure, je ne me vois pas moi-même, mais mon image me reflète tous mes traits et, autant que mon visage peut le révéler, l'état même de mon esprit, de sorte que vous pouvez y voir si je suis pâle ou coloré, et comprendre clairement si je parais troublé ou calme. C’est pourquoi le Fils est appelé image, car en lui nous comprenons le Père, et par lui nous avons accès à Dieu, car le Verbe et la sagesse éternelle, nous éclairant, ouvrent aussi l’intelligence à la compréhension de son Père, puisque celui qui voit le Fils voit aussi le Père, car ils sont un, le Père et le Fils. À l’image de Dieu, donc, c’est-à-dire dans l’intelligence et la connaissance du Fils, par qui cette paternité nommée au ciel et sur la terre est comprise et connue, l’homme a été créé, exprimé dans son esprit par la plénitude de cette lumière, la conformité de cette sagesse, la communication de cette gloire ; l’homme participe à la justice de Dieu ; il participe à la bonté, il est héritier de l’éternité. Un partenaire de la raison, dans le

désir de paix, dans la compréhension de la vérité, dans l'amour de la charité, représentant cette image, non pas tendant vers la ressemblance à laquelle aspirait celui qui disait : « Je serai semblable au Très-Haut » (Ésaïe 14), mais à celle dont il est écrit : « Nous sommes les enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais quand il paraîtra, nous serons semblables à lui » (1 Jean 1). Nous portons l'image du céleste... lorsque le Christ, le Créateur, est en nous, lorsque dans nos manières et dans notre vie la noblesse de son espèce se manifeste. Car de même que l'apparence extérieure d'un père est un signe de sa générosité, et que par là se révèle soit la beauté, soit la difformité du père, de sorte que l'on peut comprendre à son visage si le fils est naturel ou illégitime, de même dans le caractère, c'est le plus évident, si la vérité et

Les traits de la justice, imitant le modèle divin, pour l'examen duquel sont représentées toute beauté et toute honnêteté, expriment cette forme céleste, celle du Fils de Dieu et héritier, que vous indiquez ne pas avoir dégénéré de la bonté paternelle. Cette image est dans l'âme, non dans la chair ; cet honneur n'est pas du corps, mais de l'esprit. L'hérésie des anthropomorphistes est réfutée, qui, prétendant que Dieu a un corps, mesure la ressemblance divine selon l'image corporelle et affirme que les membres sont visibles, sujets à la circoncision. Les tenants de cette folie n'ont pas compris que Dieu est esprit, et que la chair et le sang sont inutiles à la compréhension de l'essence divine. Selon qu'il est homme, il a été fait à l'image de Dieu ; selon qu'il est femme, à la ressemblance de l'homme et de la femme, il est dit : il les a créés (Genèse 1). Selon la plénitude plus intense de l'esprit, l'homme ; selon le désir plus détendu de contemplation, la femme ; Selon l'accomplissement, ni homme ni femme ne furent créés, créatures entières et parfaites dans la nouveauté de la vie. La domination sur toutes choses sur la terre et dans les eaux a donc été donnée à l'homme ; et tout ce qui lui est soumis respecte l'origine céleste et, dans son dessein, obéit au Créateur, ne lui voulant aucune vénération, non par nature, mais

par grâce. Nous voyons souvent la rébellion des animaux, apprivoisés et sauvages, se soulever contre l'homme ; mais cette audace et cette insolence de la dissension ne sont motivées par rien d'autre que le fait que l'homme lui-même n'obéit pas au Créateur dans son ordre, lequel a reçu cet ordre non par mérite, mais par grâce, afin que sa créature irrationnelle soit mue par sa volonté et gouvernée par son commandement. Il est tout à fait juste que celui qui s'oppose soit accablé de toutes parts par les inconvénients, que celui qui s'est placé au-dessus de la volonté du Créateur soit sujet à la sédition de toutes parts, et que la persécution de toutes les créatures s'abatte sur lui de l'extérieur, afin que la chair lutte contre l'esprit, et l'esprit contre la chair, et que celui qui n'a pas voulu être soumis à son supérieur ne soit soumis à aucun de ses inférieurs. Grande est la dignité de l'homme, dont le créateur est Dieu, l'ange son compagnon, le monde son serviteur, le paradis royal. Là, il est établi parmi des arbres denses et ombragés et l'opacité, parmi des herbes odorantes et des herbes aromatiques, dans des prairies verdoyantes et, dans les émanations vivantes de cette source cardinale, parmi des fruits agréables à la vue et à l'usage, montrant dans sa nudité même que, de même qu'aucune duplicité n'implique l'innocence et la simplicité, de même la confusion recouvre et entoure toujours le faux dans l'esprit. Aucun outrage n'avait été commis avant la transgression du péché ; la chair n'avait rien ingéré de honteux, rien à cacher, aucune nudité impure aux yeux du Seigneur, rien de honteux là où il n'y avait point d'impureté. Ayant exposé tout le reste à lui-même, il lui est commandé de s'abstenir de consommer un seul arbre, et ayant imposé la loi de l'obéissance, livré à sa propre volonté, il doit aussitôt percevoir de plus grandes choses s'il se tenait aux commandes ; il est éprouvé dans le moindre détail. Mais puisque nous avons décidé d'écrire sur les œuvres des six jours,

ce que nous ressentons, et cela a été fait d'une certaine manière par Dieu en tant qu'auteur, ce sera une autre tâche

d'écrire quelque chose sur le paradis, quelque chose sur cette source, quelque chose sur l'arbre de la connaissance du bien et du mal ou l'arbre de vie, quelque chose sur le serpent, quelque chose sur la transgression, quelque chose sur la sentence contre le serpent, l'homme et la femme, qui nous paraît insignifiante au regard du don que nous avons reçu. L'homme fut créé hors du paradis, afin que la grâce puisse lui sembler absente ; il y fut introduit, où l'on mentionne plus tard sa côte transformée en femme. Car il convenait à l'homme, créé à l'image de Dieu, de jouir des agréments de ce lieu. Et bien qu'aucun malheur ne pût frapper un innocent où qu'il soit, ces agréments étaient néanmoins pourvus, selon les sens extérieurs, en un seul lieu pour tous.

Une profusion de délices, de peur que, si quelque chose venait à manquer dans la recherche ou l'attente de ce qui était lointain, l'appétit ne s'en lasse, mais la présence de tout cela ne procure joie et plaisir. Il trouverait dans le Créateur, s'il demeurait, la plénitude de la vérité et la paix d'un intellect rationnel, et tout son esprit serait empli de la compréhension de cette unique bonté. De même, l'homme extérieur aurait aussi, soumis à ses sens, toutes les douceurs et tous les délices capables de ravir la nature humaine, de sorte que Dieu serait la somme de toutes les joies spirituelles pour l'homme, et le paradis la suffisance de toutes les consolations temporelles. C'est pourquoi Éden, c'est-à-dire le plaisir, fut appelé ce lieu, et le jardin des délices, en raison de la fertilité du sol et des arbres fruitiers. Une source cristalline jaillissait du centre, arrosant et humidifiant chaque brin d'herbe enraciné, sans toutefois déborder abondamment, mais imprégnant toute la superficie de ce jardin par son flux souterrain. Les larges frondes du grand arbre. L'herbe sous les arbres offrait son ombre, et l'humidité, tantôt faible, tantôt forte, nourrissait la verdure perpétuelle du gazon. Une brise soufflait à midi, comme si l'on chassait les vapeurs. Le lieu ignorait tout de la neige et de la grêle, et se réjouissait de l'harmonie d'un printemps éternel. Un mélange

aromatique de fruits et d'arbustes embaumait l'air, et des troncs jaillissait la graisse du porc. Le storax ruisselait, et le baume, jaillissant de l'écorce, imprégnait abondamment le sol. Les narines ruisselaient à travers les prairies, onguents parfumés, et les gommes, dégoulinantes de douceur, imprégnaient toute la région d'innombrables senteurs. Rien de triste, rien de corrompu ne pouvait perturber la quiétude des lieux, car toutes les plantes de ce jardin exhalaient la vertu de leur jardinier et proclamaient la grâce de la gloire céleste. Les arbres ruisselaient de graisse, la charité des saints était sur le point d'exhaler la pureté, et dans le parfum de cette douceur se devinaient à la fois la sincérité de la prédication et l'ivresse de la béatitude éternelle. C'était comme une certaine extase, ce parfum apaisant les sens de la chair sans les engourdir ni détourner l'homme de ses devoirs, mais aiguisant et purifiant la finesse de l'esprit pour toute œuvre et toute étude. La myrrhe, l'encens, le nard et les graines médicinales, tombés librement, semèrent des mottes fertiles.

Ils étaient occupés, et bien que la nature n'eût point besoin d'eux, la grâce les aidait abondamment. Ce n'était pas la fièvre, et déjà un antidote existait ; la nature était encore sans défaut, et déjà des remèdes aux maladies germaient. L'homme travaillait, non pas à bâtir quelque chose de nouveau au prix d'un labeur pénible, mais à cultiver avec délice, à illuminer, à ombrager, ou à aménager des enclos et des abris pour les animaux, afin que partout les âmes déviantes puissent fouler les lieux, surtout là où la dignité des pigments exigeait le respect de leurs pas insouciants. Ces choses et d'autres de cette nature, sans ennui ni contrariété, pouvaient être accomplies par un cultivateur diligent : ce qui, conjugué à sa plus grande exaltation, rendait ce travail délicat d'autant plus agréable. Mais il la gardait intérieurement, ne craignant rien qui puisse lui être pris, mais se réjouissant de l'obéissance de toute chose. Il préservait soigneusement pour la postérité la succession des choses que Dieu lui avait confiées et soumises, et il les

préservait aussi pour lui-même, de peur d'admettre quoi que ce soit qui mérite d'en être chassé. Et s'il avait veillé avec la diligence requise sur les plantes de son âme et l'herbe de ses vertus, œuvrant à des choses utiles et les préservant, apprenant de l'obéissance de ses inférieurs la soumission qu'il devait au Créateur ! S'il avait persévéré dans son commandement et gardé ce qui avait été commandé, ce qui était encore en suspens se serait rapidement solidifié, et il aurait été transporté de ces agréables délices du paradis corporel à cette tranquillité spirituelle dont la paix surpasse toute intelligence (Philippiens IV). De la félicité de ce paradis, nous allons maintenant comparer les choses spirituelles entre elles, selon la limite de nos sens et la mesure du don, et parler du corps : le véritable paradis, qui confère des choses sensibles aux choses sensibles, et, en nous en tenant aux limites des docteurs, nous nous proposons de parler. Et des odeurs de ce jardin, dont il a déjà été question ; mais il faut laisser de côté celles qui relèvent des autres sens. Il y avait là des arbres fruitiers qui servaient le goût et la vue, beaux à la vue, agréables à l'odorat, doux à tous les plaisirs. Chacun, selon son espèce, était affranchi de sa propre efficacité, non pas tant pour satisfaire l'appétit de la chair que pour préserver l'état entier de la nature humaine. Rien d'extérieur, rien au-delà de ce qui était devant les yeux et les mains, ne pouvait être désiré. Tout ce dont on avait besoin était facilement disponible ; je ne parle pas de nécessité, mais de plaisir. Il n'y avait là aucun plaisir enflammé par une quelconque passion du désir, ni l'ardeur d'une pétulance lascive : mais une suffisance tempérée et une satiété des plus paisibles dans une abondance exubérante. La splendeur des arbres était une, celle des fruits une autre ; rien n'était inutile, rien de superflu, car les troncs offraient la graisse, les feuilles l'ombre et les pommes la nourriture. Les gencives rencontraient les maladies, l'ombre la chaleur, la nourriture les défauts. Ces douceurs étaient certes extérieures, non hors de notre portée ; mais nous les mesurons à l'aune de ce qui nous est familier, de ce que nous n'avons pas

expérimenté. J'ai vu des arbres dont les feuilles ou les fruits étaient en hiver.

Les brûlures, les citronniers et les pins persistent cinq ou six ans sans se faner. Pourquoi donc, là où ni l'horreur de l'hiver ni aucun mauvais temps ne s'installent, mais où règne une fraîcheur constante au printemps, puisque, de l'harmonie même du temps, tout ce qui est là est en croissance ; et tout ce qui vit, de la nature et de la raison de la matière fertile, donne naissance, ne serait-ce que du bois impérissable, des pommes incorruptibles, et les effets les plus efficaces de ces saveurs ou odeurs, comblant pleinement tous les appétits du goût, de l'odorat et de la vue. Que manquait-il à cette table, à ce banquet singulier où l'œil était comblé de beauté, le goût de douceur, et l'odorat d'un parfum parfumé ? S'y ajoutaient, à cette accumulation de délices jaillissant des herbes aromatiques voisines et de l'intérieur même du jardin, des herbes savoureuses, à la chaleur intrinsèque rafraîchissante et vivifiante. Elle tempérait et purifiait les veines du corps, qu'elle parcourait comme à travers des tertres sacrés, arrosant un autre paradis et fertilisant à sa manière chaque membre, chacun selon son devoir. Les lèvres de la fontaine étaient cernées de jacinthes et de fleurs émeraude, et les croûtes pourpres recouvraient les sièges, épousant la forme des mottes de terre, de sorte que la suspension n'alourdissait ni la nuque ni les épaules de ceux qui s'y allongeaient. Des lits, tels des tapis parfumés à l'aneth et au safran, s'étendaient à même le sol, et aucun cynomys venimeux ne s'y posait : si c'était le cas, il était sans défense et ne venait pas troubler la quiétude de ce repos paisible de ses épines acérées. Et en effet, chez ces minuscules et méprisables créatures volantes, après le péché, il faut s'étonner d'une telle implacable efficacité qui, presque d'un dard invisible et d'une fragilité absolue, pénètre même les peaux les plus épaisses du bétail et, telle une éponge appliquée sur une plaie, absorbe et draine tous les fluides et le sang qui s'y trouvent. Avant le péché, en effet, puisqu'il n'y avait ni

culpabilité, ni châtiment, ni désagrément de la part des inférieurs, là où l'humble obéissance à la raison humaine offrait un service pur à son supérieur, il semblerait que j'exagère si je ne décrivais pas le plaisir, mais quoi qu'on puisse dire, il est moindre ; ces délices : car les sens, délirants et insensés, et souillés par le péché, ne peuvent en aucun cas être comparés aux sens intacts et vierges dont la nature pure se servait ; et l'abondance de ce délice le plus pur surpasse toute expérience de cette corruption. Et pour que l'oreille ne manque pas d'une mélodie apaisante, là-haut, dans les branches des cèdres et autres arbres, le phénix vif chantait, ainsi que le perroquet, et avec le chant de nombreux oiseaux en harmonie, s'élevait une seule et même consonance, dont l'univers joyeux louait, à sa manière, son propre auteur, d'une voix exultante, exultant vers le Créateur, flattant l'homme, mobilisant les organes naturels pour l'apaiser, et les instruments d'une musique originelle créée par Dieu. Les gémissements des tourterelles et des colombes annonçaient les soupirs de ce temps. D'autres oiseaux chantaient, isolés, comme s'ils étaient des oracles sur l'état de l'Église présente ou future ; ou bien ils exprimaient la joie ou toute autre émotion, chacun à sa façon et selon sa propre raison. Pourtant, rien de triste, rien de joyeux.

C'est là que la variété des consonances ne produisait pas de dissonance ; mais que, par les flûtes étroites ou larges de la gorge, les circonflexions des joies fussent portées, les montées et les descentes des voix, dont les différences s'unissaient en une seule, retrouvaient l'harmonie d'un point unique. La flûte, la sambuca et les autres instruments imitant la nature, qui ravissent tant les auditeurs de notre temps, diffèrent des voix vives et claires de ce monocorde, autant que tout ce qui a été écrit ailleurs diffère du modèle. Il y a bien moins de grâce dans les soufflets rauques et les anches compactes, ou dans les coquilles concaves inventées par l'intellect humain, que dans ces instruments vivants que la nature artiste a dictés. Tels étaient les joueurs de flûte qui veillaient sur la table des protoplastes,

tels étaient les citharistes de cette antiquité originelle, et pourtant ce n'était qu'une consolation corporelle, non un bonheur prédestiné. Au paradis, il n'y avait ni mime ni acteur. Tout se faisait allusion à soi-même, et la simulation des personnages n'exprimait pas de scènes comiques aux illusions trompeuses. La sensualité blessée n'adoucissait pas les âmes dissolues à la lascivité, et l'ardeur extraordinaire des affections charnelles ne transgressait pas les limites légitimes, se contenant dans le précepte. La forme de toutes choses, décrite par le Créateur selon certaines règles, dans les limites préétablies, était contenue par le mouvement volontaire et, reposant et abondant dans une suffisance raisonnable, elle ne se flétrissait pas, bouillonnant dans une intempérance sans fin. Car tout usage intempérant est un abus ignoble et honteux, qui rend misérable ce qui n'est pas comblé et ne se conforme pas aux poids, mesures, nombres et à la mesure de l'expérience des choses. C'est pourquoi, avec un esprit débridé et dissolu, l'appétit et l'usage des plaisirs se précipitent dans le tourment, car la véhémence et la gourmandise de l'intempérance ne sont pas apaisées par la simple contemplation des tiges, mais au contraire exacerbées. Avant la transgression, l'homme n'usait pas des plaisirs corporels au point de s'égarer et de sombrer dans les abysses. Au contraire, considérant toute chose avec honnêteté et modestie, il honorait la dignité de la raison supérieure et maîtrisait ses affections avec une modération discrète, non avec une oppression tyrannique. Parmi les sens que nous avons évoqués, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, demeurant intacts dans leur virginité, avaient leurs lampes allumées sans la moindre curiosité et, dans une pure obéissance, il accueillit l'Époux dans une procession infatigable, illuminé par la lumière de tous ses sens. Quant aux arbres que Dieu avait plantés dans ce jardin, outre ceux que nous avons mentionnés, beaucoup reste à comprendre spirituellement, car de par leur proximité, les biens corporels et spirituels étaient unis, presque fusionnels. Et pourtant, distincts, visibles pour le corps et invisibles pour l'esprit, il convient de les distinguer.

Cependant, le livre de la Genèse mentionne deux des arbres du paradis, l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal, parmi tant d'autres dans cette forêt dense : leur existence ne fait aucun doute, car il est question de l'arbre de la sagesse, et nous ne doutons pas que d'autres arbres, selon leur efficacité, portaient des noms de vertus. Nous ne prétendons pas déraciner la plante matérielle de ce paradis corporel, mais nous récoltons les fruits spirituels dans la colonie visible, et nous prenons des fruits et du jus des oliviers. Et en effet, dans les pierres qui roulent parmi le gravier de cette source cardinale, et dans celles que nous portons au courant des rivières, nous avons expérimenté leur grande puissance, de même que dans les arbres dont l'odorat et le goût dépassent l'entendement de nos sens. Qui peut douter qu'il existe une grâce unique ou des remèdes à diverses affections ? De même que l'arbre de vie freine les maux de la vieillesse et que l'arbre de tempérance apaise les passions, l'arbre de chasteté était sans aucun doute présent.

Il pouvait si bien tempérer la nature que les parties génitales du corps n'étaient pas plus enclines à la copulation que les autres membres : chacun d'eux, sans aucune gêne ni chatouillement, accomplissait ses fonctions de manière ordonnée. Ceci est également produit avec une grande efficacité dans cette langueur, lorsque les effets des causes sont déjà en train de vieillir et de dépérir, par le camphre, et, lorsqu'il est souvent respiré ou inhalé, il dessèche les réceptacles du sperme et dégele les instruments figés de cette activité. De nombreuses graines et racines, déjà presque fanées, agissent ainsi. Combien plus dans un monde verdoyant, et au paradis, lorsque tout bouillonnait de la nouveauté et de la pureté du jus primitif, pas un seul brin d'herbe, mais une graine ou un fruit, ne se soumettraient à l'homme pour lequel ils ont été créés, et certains, en effet, selon cette cause, mais d'autres selon une autre cause, offriraient la coupe de leur incorruptibilité salutaire au Seigneur et adorateur. Mais si Salomon a débattu de l'hysope

qui pousse dans les murs jusqu'au cèdre du Liban, et si tant d'observateurs de la nature ont pu, par conjecture ou par expérience, parvenir à la doctrine d'une chose aussi profonde, Adam, qui était Dieu, pouvait-il l'ignorer, lui à qui, par l'image et la ressemblance de Dieu, avait été donnée cette grâce de comprendre la raison de toutes les créatures qui lui sont soumises ? Ce premier-né connaît clairement les vicissitudes temporelles de toutes les choses corporelles ; il connaît les causes, les mouvements, les essences et les effets de tout ce que l'origine élémentaire a produit de manière sensible et visible, et que l'essence matérielle a nourri. Puisque la connaissance du bien et du mal est une affection de l'esprit, et non une connaissance corporelle du bien ou du mal, mais qu'elle est propre à l'âme, la chose semble en effet se référer à la propriété de sa nature et de son essence ; mais le nom de la chose, c'est-à-dire la connaissance du bien et du mal, se rapporte au sens spirituel et à l'entendement mystique. Loin de la foi catholique l'idée que cette puissance éternelle et cette divinité soient les créatrices du mal ! Loin de cette folie manichéenne qui a conduit la nation des ténèbres à se rebeller contre Dieu et qui introduit je ne sais quels autres principes divers. Loin des paterniens, qui affirment que les parties cachées et honteuses du corps ont été créées par le diable et non par Dieu. Exclue du sens chrétien l'impiété ménandrienne et l'hérésie patricienne, dont Ménandre, disciple de Simon le Magicien, affirme que le monde a été créé par les anges et non par Dieu.

Patricius nie que toute la substance de la chair humaine soit une création du diable. Ni Mambres ni Jamnes n'ont créé les serpents que le serpent de Moïse avala devant Pharaon ; mais par des ruses diaboliques, leurs bâtons, qui étaient assurément des créatures de Dieu, furent changés en dragons, tout comme la chair putréfiée se change en vers, ou la chair brûlée en cendres. Qui niera la transformabilité des substances corporelles, quand on voit des vers jaillir de sa propre chair, des mites de ses vêtements, des mouches ou des puces sortir de sa

sueur ou de toute autre putréfaction ? L'action fulgurante des Mages et la conversion soudaine des bâtons en serpents émerveillent et stupéfient, car tout ce qui est possible n'a rien d'étrange, qu'il se fasse lentement ou rapidement. Certains génies accomplissent en un temps record des choses que des personnes moins expérimentées et plus lentes peineraient à réaliser. À plus forte raison, cette subtilité diabolique, qui connaît depuis l'Antiquité les effets et les causes des choses, parvient-elle à révéler au grand jour le pouvoir secret de la nature, lorsqu'il s'agit d'agir sur un sujet caché, de tromper les sens endurcis des hommes et de les détourner de la vérité, afin qu'ils servent les créatures plutôt que le Créateur, béni éternellement ! Seul Dieu peut instituer une créature, car il n'a rien créé de mauvais, mais tout est bon, et tout est très bon (Genèse 1). Le serpent de Moïse était véritablement un serpent, que le Créateur, lorsqu'il lui plut, transforma d'une baguette en serpent, et auquel il ordonna de retourner à sa forme originelle.

L'observance était bonne, la transgression mauvaise. En effet, l'homme ignorait le mal avant le péché ; il ne savait pas combien il était mauvais de désobéir à Dieu, mais sa propre confusion et la peine du péché lui en ont appris la nature. Car si la transgression n'était pas suivie de châtiment, et si la justice et l'injustice étaient égales en termes de salaire, il n'y aurait aucune raison de craindre ou d'aimer Dieu. Il n'y aurait aucune raison d'avoir peur si la désobéissance n'était pas punie ; aucune raison d'aimer si une grâce plus abondante n'était pas accordée à ceux qui aiment. Adam savait que le commandement donné par Dieu ne devait pas être transgressé, mais il jugea facile de s'y soustraire, n'ayant pas encore subi la colère ni le jugement, car il n'avait pas encore connu la rigueur ni le châtiment. Il était absolument nécessaire que la rigueur de la discipline soit immédiatement instaurée par les premiers parents, de peur qu'un pardon trop facile n'élève le genre humain au mépris des enfants de Dieu, et que la créature, en transgressant et en déshonorant Dieu, ne rende pas gloire au Créateur, mais

l'insulte. Un homme pouvait, du fait du péché du diable dont il n'ignorait pas la chute, considérer la sévérité du juge et, de cette sentence irrévocable qui avait privé ce méchant d'espoir de miséricorde, craindre un jugement semblable. C'est le propre d'un fou et d'un délirant de se promettre le pardon là où l'on provoque la colère ; d'espérer la clémence au moment même où l'on méprise la grâce et où l'on foule aux pieds la justice. Quel que soit le lien ou l'alliance de la société humaine, tout ce que la coutume ou la nature unit doit être rompu, de peur d'offenser Dieu. Ce n'est pas là la piété chrétienne qui, par mépris de l'autorité du vin de l'obéissance, nous incline, nous autres dieux, aux passions charnelles. Par la grâce et la communion du mariage, l'homme quitte père et mère, et ils ne font plus qu'un. Il ne faut cependant pas abandonner Dieu, qui, par l'union spirituelle, a uni tout le corps de l'Église dans l'unité de la foi et de la charité, et a établi un seul corps et un seul esprit par le mariage, la continence et le célibat, afin qu'elle ne célèbre son mariage que dans l'espérance, mais dans son véritable royaume, dans la vérité même. Adam fut scandalisé par ses propres yeux, c'est-à-dire par la persuasion de sa femme, qu'il aurait mieux fait de sauver et de répudier, plutôt que par la flatterie des femmes qui l'avait conduit à suivre ces conseils péremptoires. Il n'oublia pas non plus le commandement ni le châtiment dont Dieu l'avait menacé en cas de transgression ; mais, présumant de la clémence divine, il considéra la faiblesse, et non la gravité, du commandement. Il ne craignait nullement la mort, qu'il n'avait pas encore affrontée ; et peut-être ne pensait-il pas non plus qu'il serait privé d'autres biens, car cette interdiction et cette menace n'annonçaient aucune calamité à la suite. Il mangea du fruit défendu, et cet arbre devint la source de la connaissance du bien et du mal, d'où son nom, avant même que l'homme ne le touche. Non pas que la nature même de l'arbre contînt la connaissance du bien ou du mal, mais parce qu'en transgressant le commandement qui émanait de lui, l'homme ferait l'expérience des deux. Et aussitôt, l'homme ressentit ce qu'il n'avait jamais ressenti auparavant : le mal du désir.

Des odeurs, et le désir obscène de ses membres rebelles : c'était nous, et non les appétits et les mouvements volontaires de la chair ; et il savait combien il y avait de différence entre la liberté et la paix de l'esprit charnel, dans lesquelles il avait été, et la controverse de ce même esprit, et les stimuli excitants qui piquaient et pressaient ses membres mourants et en fermentation, tandis que son âme, languissante, suait. Face à sa folie, il s'éloigna de la santé, misérable et courbé, il pleurait les cicatrices putrides et corrompues, les illusions de ses reins, et courbait vers les feuilles, lui-même désormais comme une feuille emportée par le vent, et vers les bandelettes tissées de ses reins. Il cachait sa chair énorme, et elles recouvraient, lui et la femme, brûlant désormais de l'intérieur des charbons de la luxure, des usines d'immondices horribles à la vue. Et puisqu'ils étaient les mêmes membres auparavant, ils n'avaient pas à rougir, car rien n'était déshonorant dans le corps ; chaque membre possédait, dans son ordre, une dignité appropriée, une apparence vénérable, un usage raisonnable et une juste modération. Tout était mesuré, rien contre la volonté, aucune loi dissidente, tout était calme et paisible, honorant à la fois le Créateur et la nature créée. En vérité, comme le serpent l'avait prédit, leurs yeux s'ouvrirent pour reconnaître la misère de leur propre confusion, non pour atteindre la gloire de cette prétention qui leur faisait croire qu'ils étaient des dieux. Ils se virent eux-mêmes, et eurent honte et se sentir indignes. Se jugeant eux-mêmes d'un regard divin, non comme s'ils pouvaient se cacher ou échapper au juge, mais comme si, déjà dans la fournaise de leur propre conscience, livrés à la meule, ils se réfugiaient timidement dans quelque recoin. Ceci seul était vrai dans toute cette persuasion diabolique : leurs yeux s’ouvrirent, non pas à ses promesses, mais plutôt à la volonté du trompeur, qui l’enviait d’une haine parricide, le prenant pour son successeur. Ici, la maxime du philosophe Insi trouve tout son sens : « Les plus grands maux, dit-il, sont ceux à qui la grâce est accordée pour le mal.» Il avait promis un mensonge sur tout le reste et méritait amplement d’être détesté. Cette parole, par laquelle il affirmait qu’ils ne

mourraient pas, mais deviendraient des dieux, aurait dû être immédiatement reconnue et rejetée par l’indignation de la raison ; mais cette promesse toucha facilement le cœur de la femme, qui, s’étant affranchie de l’autorité du Créateur, cherchait déjà son propre pouvoir. Si l’orgueil avait déjà pénétré son esprit, elle est coupable d’orgueil avant même la désobéissance. C’est ce que soutiennent certains traités. Mais pour ma part, j'interprète ce passage de telle sorte que je conclus à la concordance entre l'orgueil et la désobéissance, et non qu'Ève ait été prédestinée par le mal de l'orgueil avant même d'avoir goûté la pomme. En vérité, celui qui pèche en une chose est coupable de toutes, et lorsque la charité, mère des vertus, est bafouée, tout le bien se dessèche comme par une racine coupée. Sept esprits mauvais cohabitent, et il n'est pas aisé de les séparer ; mais il se peut que ce soit la même personne qui, selon beaucoup, porte différents noms, incarnant la malice. On dit aussi que le Saint-Esprit est septuple, bien qu'il n'y en ait qu'un, car là où

La piété naît de la crainte de la chasteté, et la piété ne saurait être atteinte par la connaissance. Mais là où règne la connaissance, la constance, le silence et le conseil ne manquent pas, et la constance et la force s'y ajoutent. Ainsi se comprend la sagesse de Dieu, qui est la Parole du Père, ainsi s'aime-t-on, là où l'humilité exprime la douceur, la douceur la contrition, la contrition la ferveur, la ferveur la bienveillance, la bienveillance la pureté, et la pureté exprime la paix. On voit chez le Prophète que toute impiété, toutes les injustices et tous les péchés sont pardonnés ensemble, et que ceux qui sont négligents et retournent au vomissement sont également pardonnés. Car tout homme orgueilleux est par conséquent envieux, parce que celui qui recherche sa propre excellence est toujours le détracteur du bonheur d'autrui. Ainsi, la prudence, qui est dans le bien, est vaine sans tempérance ; et celui qui est intempérant ne peut se vanter ni de force ni de justice. Il existe un ensemble de vertus que ni le schisme ni l'hérésie ne divisent, et l'univers des grâces

jaillit de la charité. L'orgueil est le fondement et l'origine de toute malice ; et bien qu'elle-même engendre toute la multitude des vices, elle porte en elle sa progéniture si intimement liée à elle qu'elle ne fait rien sans elle, et qu'on ne la trouve jamais seule. Elle était orgueilleuse, et en même temps désobéissante ; cette succession de désobéissance ne saurait être estimée temporellement, car le lien et l'origine des deux sont identiques et indivisibles. Les rejetons de l'adultère, parfois greffés ensemble par la racine lascive, s'élèvent en grappes, de sorte que l'on peut certes distinguer les rameaux par leur nombre, mais on ignore la raison de leur croissance. Il n'y a qu'un seul goût pour la vigne et le sarment, une seule couleur pour la chair et le corps, un seul parfum pour le bois et l'écorce. Et bien que tous les membres de l'humanité soient très divers et leurs actions multiples, il n'existe qu'un seul principe et une seule création. Un seul poison engendre des passions diverses, et la même frénésie se propage qui provoque l'apoplexie. On peut ainsi voir certains être soudainement saisis et mourir de la même maladie, tandis que d'autres languissent longtemps. Deux promesses furent faites à la femme, l'immortalité et la divinité : aucune ne se réalise, mais elle retombe dans la condition des bêtes, et l'on considère que les hommes ont été créés sous la comparaison et la condamnation d'une seule image. Voici Adam, sur le visage duquel Dieu avait, pour ainsi dire, insufflé tous les sens, dont le siège est là, et le trône domestique, purificateur et fécondant, par une irrationalité bestiale, il a réprimé les yeux, les oreilles et le reste des sens pour les réduire à des choses inférieures, et détournant l'entendement divin des choses spirituelles, l'animal du sein obéit au serviteur dégénéré avec ses membres inférieurs, et sentit la chair dépouillée de ses vertus, les poils et les douleurs ; l'esprit vide ressentit la pourriture et la puanteur, la gloire vide ressentit les misères et les douleurs. Ainsi, ce même serpent osa attaquer le Sauveur dans l'autre paradis, non des délices, mais de l'abstinence, le persuadant de faire du pain avec des pierres, de renverser le pinacle du temple et de s'adorer lui-même, tombant, comme un

démon, avec la folie d'un fou (Mt 4). Mais le Christ, qui ne considérait pas comme une usurpation le fait d'être égal à Dieu (Philippiens 11), mais qui, ayant pris la condition de serviteur jusqu'au temps fixé par le Père, avec

Le Dieu de tous, nous enseignant à ne pas placer la vie de l'âme au-dessus de celle du corps, à ne rechercher ni gloire ni pouvoir en ce monde, nous a montré par son propre exemple combien il est facile, avec patience, de repousser Satan. Au premier sifflement, le premier homme chuta, et après le péché, Dieu, comme pour l'insulter et le réprimander, dit : « Voici, Adam a été fait comme un seul homme, pour nous, connaissant le bien et le mal » (Genèse 3). Or, dans les Saintes Écritures, on appelle ironie ce procédé lorsque le langage figuré adopte une position de reproche ou d'indignation. Ainsi, après la résurrection, lorsque les corps furent solidifiés et que les aiguillons de la chair se furent endormis, comme s'il anticipait déjà l'avenir, l'Apôtre, reprochant à la mort, s'écria : « Où est ta victoire ? Où est, ô mort, ton aiguillon ? » (1 Corinthiens 15). L'Apôtre se moquait de la mort, qui se glorifiait comme victorieuse du Sauveur mis à mort et déposé dans le tombeau. Et parce que, d'une manière générale, la mort elle-même sera vaincue par la résurrection, il applaudit sa victoire et dénonça le défaut de la mort. Ainsi, par cette image, Jérusalem, la ville sainte, qui avait déjà conspiré contre la mort du Seigneur, est appelée par Isaïe la vallée de l'invective de la vision (Isaïe 20,1). L'Écriture sainte emploie ce type d'expression en de nombreux endroits. C'est pourquoi le Seigneur dit d'Adam : « Voici, Adam est devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal de toute éternité. » L'honneur et la toute-puissance reviennent au Père, la sagesse et la gloire de ce retour sont transférées au Fils, et le signe de bonté au Saint-Esprit. C'est à l'image de la Trinité que s'exprime l'intégrité de la nature humaine. N'ayant jamais connu le mal par ses actes, mal que la raison aurait pu éviter, elle fut privée d'éternité et de pouvoir, d'héritage et de sagesse, de bonté et de justice, et chassée de l'arbre de vie, jusqu'à ce

qu'une juste satisfaction expie sa faute et que le crime de désobéissance et le mal de l'orgueil soient purifiés par le repentir d'une véritable humilité. Comme si Dieu avait dit : « Adam a voulu être comme Dieu, qu'il apprenne du châtiment et de la misère ce que mérite une telle présomption ; qu'il en fasse l'expérience, qu'il soit exclu des plaisirs de ce lieu et qu'il éprouve l'immensité du fossé entre le bien et le mal. » Je ne saurais trop m'étonner de l'erreur de cette tentation et des mensonges auxquels l'esprit humain était si prompt à se laisser aller. L'homme savait que chez les animaux et les reptiles, nul ne partageait sa raison. Il connaissait la nature de tous les êtres vivants, auxquels il avait d'ailleurs donné des noms propres. Car Dieu avait offert à Adam toutes sortes de créatures vivantes. En cela même, il montrait que chaque créature irrationnelle lui était soumise, elle qui lui était présentée comme un animal domestique, afin qu'il puisse considérer les êtres de cette espèce comme supérieurs et plus dignes, et ceux qui lui étaient inférieurs comme lui obéissant, au commandement de Dieu, en harmonie : ceux-ci, comme ses propres esclaves, connaissant l'usage qu'en faisait chacun, il les appelait par leur nom. C'est connaître et appeler par leur nom, comprendre les devoirs et coutumes propres à chacun. Ils meuglaient, rugissaient ou hennissaient selon leur espèce, et, conformément aux propriétés de leur nature, émettaient des signes ou des sons, même

Par quoi leurs sentiments pouvaient-ils être compris ? La parole n’était que celle de l’homme. Et si Dieu a jamais parlé d’une voix humaine, il ne lui appartenait pas de s’enquérir de sa manière de parler, puisqu’il ne doutait pas qu’il fût Dieu et qu’il pût parler à sa guise. Car celui qui avait donné la parole à l’homme pouvait, quand il le voulait, prendre ce qui lui appartenait et le modeler dans n’importe quel corps. Mais le serpent, qui parlait contre nature et blasphémait Dieu, n’était assurément pas de Dieu, mais contre Dieu ; il était l’auteur et l’inventeur de l’idolâtrie, enseignant déjà qu’il y aurait plusieurs dieux et semant l’erreur, de sorte que la seule et véritable

divinité serait inconnue à cause de la multitude de fausses divinités. La présence de Satan fut-elle révélée à la femme, qui pensait peut-être qu'il disait la vérité parce qu'elle entendait ce qu'elle voulait ? Car nous sommes habitués à croire rapidement quand on nous dit ce que nous désirons. Mais si Adam et Ève, sachant que c'était le diable qui leur parlait personnellement, ont méprisé Dieu et se sont abandonnés aux conseils les plus pernicieux, j'entends par là non seulement un crime de désobéissance, mais aussi d'idolâtrie, un reniement de la foi. L'idolâtrie est en effet une forme d'idolâtrie, puisque l'un se prend pour Dieu, ou quiconque se substitue au Dieu unique. Car il ne faisait aucun doute, au sujet du serpent, qu'il ne prononçait pas ces paroles de son propre chef ; parmi toutes les créatures de Dieu, il n'était doté d'aucune raison, d'aucun pouvoir de persuasion, de conseil ou de raisonnement, ni d'une connaissance ou d'un pouvoir supérieur à celui des anges et des seuls hommes. Il est donc clair que la femme n'ignorait pas que le diable lui parlait véritablement par l'intermédiaire du serpent ; mais, submergée par le désir de la puissance de la lettre, parce qu'elle voulait échapper à l'autorité de Dieu, elle écouta volontiers celui qui parlait contre Dieu et contre sa propre volonté. Les noms d'homme et de femme sont parfois employés à tort en raison de l'unité du corps et de la ressemblance avec le péché. Adam, cependant, n'entendit pas ces paroles du diable, mais de la femme, auxquelles il ne s'opposa ni ne se rebella ; et bien qu'il ne crût peut-être pas que le diable ou la femme cherchaient à le persuader, il se joignit néanmoins, avec une audace néfaste, à cet acte impie. Certains ont pensé que le serpent avait suggéré cette transgression à l'homme non par la parole, mais par un signe ; mais cette opinion exige une interprétation différente de l'acte lui-même. D'autres n'affirment pas que le diable était au paradis, si ce n'est de la manière dont, par les mouvements erratiques et inconstants des tentations, il allume des feux, qu'il est censé attiser, car puisque son corps est entièrement réprouvé et qu'il en est lui-même la tête, l'action de ceux qui partagent la même volonté ne peut être différente. Et

cette œuvre n'est rien d'autre que le consentement et l'unité de la malice, par lesquels ce que nous faisons mal, il est dit qu'il le fait, et ce qu'il fait, nous le faisons par assentiment, comme dans la mort du Christ : ce que le diable, Judas, les Juifs et Pilate ont fait, l'ont fait tour à tour et simultanément par tous. Avant même qu'il ne mentionne l'Évangile selon lequel le diable est entré dans le cœur de Judas, nous lisons qu'il était voleur et possédait des sacs (Jean 12). De cette unité entre l'homme mauvais et le démon, il est écrit :

Quand le méchant maudit le diable, il maudit son âme (Ecclésiaste 21). Mais cela n'a rien d'inapproprié si le diable est entré au paradis par la permission de Dieu, car dans Job, il est lu qu'il se tenait parmi les fils de Dieu (Job 1), et dans le livre des Rois, entouré d'une armée d'anges pour tromper Achab, l'esprit de mensonge offrit ses services à celui qui siégeait sur le trône de la séduction (3 Rois 11). Nul n'est dépourvu de lois allégoriques. L'homme reçoit le plaisir par le serpent, les sens par la femme, puis par l'homme, de sorte que lorsque le plaisir éveille les sens, mais que l'esprit, cédant aux sens charnels, en perçoit un avant-goût, l'homme est chassé de la gloire du paradis, c'est-à-dire de tout repos et de toute paix d'une bonne conscience. Il ne peut plus retourner à l'arbre de vie, à moins que, par la miséricorde de Dieu, les chérubins, plénitude de la connaissance, ne ramènent le pécheur égaré à la sagesse, enflammant son cœur de repentance. Par ce moyen, la sentence de vengeance est généralement inversée et transformée, permettant ainsi à ceux voués à la mort de retourner à l'arbre de vie. Il convient maintenant de dire quelques mots sur la sentence d'expulsion et de malédiction, mais d'abord, quelques mots sur la source et les fleuves qui en découlent. Nous ne donnerons pas l'impression d'avoir éludé la question d'un si grand mystère, non pas parce que nous avons entrepris d'exposer chaque détail concernant Adam, Abel et Caïn, mais parce que les sentences qui les entourent sont si cohérentes avec les chapitres que nous avons proposés que les sujets

mêmes que nous voulons aborder invitent, pour ainsi dire, une multitude de personnes à l'intelligence semblable à notre table, et les contraignent à y prendre part. L'homme ne fut pas immédiatement chassé du lieu de plaisir après sa transgression, mais, conscient de sa faute, il ne contribua en rien aux délices du paradis. Car toute notre gloire ne réside pas dans les lieux, mais dans l'esprit, car ce n'est pas le lieu, mais la vie qui procure le bonheur. Ce qui auparavant réjouissait l'âme soumise à Dieu devint un tourment pour le transgresseur, car il savait qu'il perdrait bientôt ce qu'il possédait, et qu'il ne pouvait plus le conserver, et parce que tout ce qui peut découler du temps sans Dieu ne comble pas celui qui le possède, mais le laisse toujours vide et dénué, quelle que soit l'ampleur du nuage, de la coupe. Et là, l'homme prit conscience de l'éloignement qui le séparait de la divinité qu'il avait désirée, car à présent, nu et caché, il implorait comme pour couvrir sa misère et sa laideur. En vérité, aucune pourpre, aucune robe de dignité royale ne pouvait imiter la dignité qu'il avait avant le péché, lorsqu'il se vantait. Car l'honnêteté n'avait point besoin de diploïdie, de même qu'elle n'est plus honorée aujourd'hui, mais la laideur est cachée, quelle que soit sa valeur, dissimulée par le voile qui la recouvre. En l'absence de Dieu, le malheureux était véritablement effrayé et troublé par son propre cœur, et il ne se consumait pas tant dans l'amertume du repentir que dans la stupeur de l'esprit et l'extase de la raison. La sentence fut quelque peu différée ; il n'avait pas encore été proclamé qu'il était nécessaire que la forme de la loi soit écrite d'après l'exemple divin, et qu'avant le jugement dans les cas humains, la place de l'accusation et de la défense ne devait pas être supprimée, mais, après qu'un certain répit eut été accordé, la sentence devait être suspendue entre-temps, pour ceux sur qui repose la discorde pragmatique au milieu de 49

Ils fortifient leurs actions. Il est nécessaire que celui qui a avoué ou a été condamné, ayant préservé l'ordre ancien, soit celui qui est puni. Et en cela aussi, la piété divine prévoyait les

erreurs humaines, de peur que la hâte, l'impétuosité ou la colère dans des affaires non examinées n'étouffent la vérité et ne condamnent un innocent aux yeux de la raison par des jugements obscurs. Et Adam se dessécha de peur et d'attente de la colère, et la révélation imminente du jugement affligea son âme misérable. Or, ni la température du lieu, ni les prairies printanières, ni les bosquets ombragés, ni les arbres fruitiers, ni l'herbe odorante, ni la mélodie des voix, ni les parfums enivrants, ni la vivacité de cette source si saine ne le calmaient, mais lui, oubliant toute sa dignité, vide de toute autre chose, accablé d'insultes, craignait même le bétail. Et des animaux, il ne fait aucun doute qu'il leur donna des noms ; Quant aux autres noms des choses primordiales, on peut se demander s'ils furent inventés par Adam ou par Moïse. Je crois qu'Adam donna des noms aux fleuves qui prennent leur source et se divisent en quatre bras : le Phénix, le Gehon, le Tigre et l'Euphrate. La raison de ces noms n'échappa pas à celui qui les inventa ; et, étant donné son honneur, il comprit le mystère d'une chose profonde : le corps corruptible pesait déjà sur l'âme, et la demeure terrestre alourdissait le sens qui pense à mille choses (Sg 1x), et l'esprit vagabond n'était plus libre pour Dieu, mais errait dans les flots tumultueux. Il ne considérait plus le Créateur à travers lui-même, ni n'était aveuglé par les choses créées,

mais il haletait d'angoisse, tiraillé par les passions et les stimuli qui le piquaient. Les noms mêmes des fleuves dont il était l'auteur et l'interprète auraient pu transpercer le misérable, et souhaiter qu'il ait offert en sacrifice son esprit affligé et l'humilité du repentir, et qu'une source de larmes ait jailli de son cœur, arrosant la sécheresse de tout son corps et coulant en flots de satisfaction. L'orgueilleux et vaniteux n'avait pas reculé devant les paroles malveillantes, ni cherché d'excuses dans ses péchés, mais avait reconnu son injustice et obtenu peut-être le pardon. Mais l'âme réprouvée dévorait maintenant le serpent comme de la cendre ; car il rampait déjà dans le sein

et le ventre de cette nature terrestre et animale, et ne prêtait aucune attention aux choses de Dieu. Mais si lui-même, absorbé par le serpent ou trompé par le remède de la confession, s'était précipité à la source de la miséricorde, s'était lavé, il serait revenu à la justice, aurait reçu la force, embrassé la tempérance, trouvé la prudence. Car ce sont là les fleuves de l'intelligence, émanant de l'amour du Christ, qui est la source vivante. Ainsi, Phison est le premier des fleuves, symbolisant la prudence, et il embrasse tout le pays d'Hevilath : on y trouve l'or le plus pur, la pierre verte et l'escarboucle. Phison est compris comme le changement de bouche, Hevilath donnant naissance ou souffrant. Avant tout, il nous faut chercher ce qu'est le paradis intellectuel, puis ce qu'est cette source, et enfin ce que sont les quatre fleuves, afin que, ayant compris les rouages des choses, et pour ainsi dire, à travers certains canaux des fleuves du récit s'écoulant dans leur ordre,

Chacun est adapté à ses limites, de peur que la matière des délices et des plaisirs, pourtant désirable par nature, ne devienne insaisissable si elle est traitée avec confusion. Quiconque étudie assidûment les Saintes Écritures comprend qu'il existe un paradis corporel, spirituel et intellectuel, distinguant le paradis corporel en un lieu, le paradis spirituel dans l'âme et le paradis intellectuel en Dieu par la raison et l'autorité. Dans le paradis corporel que nous appelons Éden, l'homme fut placé, la femme créée, et c'est en ce même lieu, selon la raison des causes, que la bénédiction et la malédiction furent introduites dans la nature humaine. Là, le diable pouvait à la fois tenter et vaincre l'homme, et Job le trouva plus tard bien plus robuste, grouillant de vers, assis dans la bouse (Job 11), que cet Adam placé dans le lieu de plaisir, corps et âme demeurant intacts. Job n'était pas dépourvu de la verve d'une femme, mais son esprit solide raillait les futilités des épouses et, par une réprimande des plus modestes, il réprimandait la présomption féminine avec une dignité virile. Au Paradis, l'esprit demeurait incorruptible parmi les délices de la vertu, et la gloire

d'une bonne conscience ne pouvait être souillée par la guérison d'ulcères. Job ne rougissait pas, ni ne cherchait à dissimuler sa blessure, lui qui, assis dans la citadelle des vertus devant le tribunal, dénonçait tous ceux qui chutaient. Il ne craignait pas non plus le visage de Dieu, devant lequel il proclamait son innocence et, interrogé, répondait avec la plus grande assurance. Adam se comporta tout autrement au Paradis et, là où tout concourait au progrès, il ne fut ni frappé ni épuisé, ni faillit, afin que la postérité affaiblie puisse apprendre de la langueur et du chagrin que sans Dieu il ne peut y avoir ni bonheur, ni santé, ni paix, ni intégrité. Le plaisir de ce lieu était certes bon et délicieux, mais il ne pouvait subsister sans le Créateur, sans lequel ni l'ange au ciel ni l'homme sur terre ne pouvaient trouver la stabilité dans la gloire d'une si grande excellence. Si la racine du péché n'avait pas germé en l'homme, si la corruption généralisée ne s'était pas emparée du champ de cette émanation, ce lieu corporel aurait si généreusement prodigué tous ses conforts à son habitant que rien ne lui aurait manqué extérieurement, pourvu que le Saint-Esprit, qui est sa demeure propre, demeure intérieurement dans le cœur. Car la saveur de tous ces délices et de toute cette grâce qui y résidait consistait en

une douceur céleste, et elle était elle-même la saveur et l'assaisonnement de tout ce plaisir. Certains docteurs disent qu'Élie et Hénoc, ayant été enlevés par Dieu, vécurent là, privés de cette abondance, et se reposèrent, jusqu'à ce que, dans les derniers jours, ils rencontrent l'homme perdu, en qui résidera toute la plénitude du pouvoir diabolique, comme témoignage de la vérité, qui était sur le point de mourir. Une partie du charme de ce lieu, pour autant que nous, dont les paroles sont empreintes d'amertume, puissions le ressentir, a été décrite plus haut, et, je dois le dire, effleurée, non définie. À présent, du paradis spirituel, afin que nous puissions aussi en percevoir quelque chose, la promesse est pressante. Ce jardin des délices

est au fond de l'âme, cette paix, cette fécondité au fond de l'esprit, où

L'arbre de vie est la charité, et l'arbre de sagesse est le lit de Dieu ; et où est l'arbre de la connaissance du bien et du mal, du discernement du vrai et du faux ; où est l'arbre de justice, rendant à chacun sa part équitable et ordonnée ? Chaque branche de cet arbre porte des vertus et produit des charismes ; et, comme les sarments des branches, il existe des supports sur lesquels s'appuie la vigne chargée, et ces fruits de grâces se servent mutuellement. L'abstinence sert la chasteté, la dévotion s'appuie sur la prière ; l'humilité repose sur la crainte, et la pureté d'esprit sur l'amour. Rien n'est oisif dans la vigne de la sainteté, où pas une feuille ne tombe, et où chaque sarment porte en lui un degré de justice ; où même un rameau de la vigne, c'est-à-dire de toute la loi. La loi fut donnée par Moïse (Jean 1). Évangile selon la parole même de Dieu exposée, bois impérissable, dont les livres ont répandu les branches au loin. Les branches des Écritures ont empli les climats du monde, et l'Église, pleine du fruit de la sainte doctrine, le répand. Les hérétiques ont longtemps et ardemment peiné à abattre ces arbres, mais la plantation n'a pas péri sous les tourments divins, elle a au contraire prospéré. Ils ont dépouillé les branches, brûlé les feuilles, mais, malgré les fruits écrasés et les arbres eux-mêmes arrachés à terre, la racine est restée intacte. Plus vigoureuse et persévérante, elle a germé en abondance, et n'a pas été diminuée par sa rigueur, mais au contraire accrue. Dans la paix, la confession a été faite ; dans les tribulations, les martyres sont devenus célèbres, et le champ du Seigneur, souvent labouré par la charrue des persécutions, a donné une moisson plus abondante. Dans la contemplation de Dieu, l'esprit charnel, purifié de la rouille du corps, a progressé, et la culture spirituelle a produit d'abondants fruits par la pratique religieuse. Au paradis de l'âme, au jardin d'une conscience pure, dans la pureté du cœur, la paix de Dieu engendre sa joie, et la foi pure repose sur la vérité. La justice arrange toutes choses

avec douceur, la tempérance les harmonise, la sagesse instruit, la force fortifie, la prière purifie, l'abstinence efface la souillure, l'espérance fortifie, l'humilité règne, la patience commande. Ce repos, cette gloire de l'âme dans ces béatitudes, c'est ce sein d'Abraham où le riche vit l'âme de Lazare (Luc 17), ou ce bonheur que le Seigneur promit au larron sur la croix (Luc 23). Ce que l'œil voit, ce que l'oreille entend, ce qui monte au cœur de l'homme, n'est pas ce repos que Dieu promet à ceux qui l'aiment dans la vie éternelle. Pourtant, nous percevons cette paix qui surpasse toute intelligence, qui est au-delà de tout ce qui mérite d'être estimé ou compris. Elle n'est ni lieu, ni son, ni odeur, elle n'est ni touchée, ni vue ; Le sens charnel est circonscrit et enfermé par les dimensions corporelles, et ne fait que s'attarder sur la grossièreté de sa nature. Même si l'acuité spirituelle de sa nature est la plus subtile, elle se reflète néanmoins dans la splendeur de la lumière supérieure, et rien ne peut être atteint si ce n'est la sagesse de Dieu seule qui s'étend jusqu'à la plénitude. C'est pourquoi, chez une créature, il ne peut y avoir de plénitude de félicité ; et celui qui manque de quelque chose ne rend rien parfait. Aucun désir corporel…

Car aucun esprit incorporel ne possède de sa propre nature la plénitude des délices, puisqu'il est la plénitude du tout, non des parties. Or, il est nécessaire que tout ce qui contient moins d'une partie ait recours à son fondateur, fixant sa fin dans ce dont il tire son commencement. Il se trouve que le même apôtre dit avoir été enlevé jusqu'au troisième ciel et avoir entendu des paroles mystérieuses qu'il n'est pas permis à un homme de répéter. « Je ne sais pas », dit-il, « Dieu le sait », si c'était dans le corps ou hors du corps (2 Corinthiens 10,1). Il sait qu'il a été enlevé, mais il doute de la manière, doute qui ne le préoccuperait absolument pas si l'une paraissait possible et l'autre impossible. Or, puisqu'il a pu être enlevé avec son corps, un paradis corporel peut aussi être compris au ciel, bien qu'il ait distingué le ciel et le paradis. Car si l'on dit qu'il a été enlevé dans son corps, il faut nécessairement entendre par là un ciel

corporel. Mais si, dans l'esprit, nous ne comprenons plus un lieu, mais une certaine tranquillité intelligible de la vision divine, alors, outre la personne du Christ seul, ressuscité comme prémices de ceux qui sont morts (1 Corinthiens 15), un mort désire-t-il quelque chose de manifeste ? Les Écritures canoniques enseignent qu'il possède déjà deux choses sur sa terre (Ésaïe 612) ; ou que cette chose corruptible, avant la résurrection générale, revêt l'incorruptibilité ou l'immortalité mortelle (1 Corinthiens 15), sans parler de la Théotokos elle-même, ni de ceux qui sont ressuscités avec le Christ, ce qui est une autre question, et une question des plus épineuses. De Paul, autant que faire se peut, poursuivons ce que nous avons commencé. Certes, lorsqu'il écrivait ces choses, il était dans la chair, et dans cette chair dont il avait écrit ailleurs : « Je perçois dans mes membres une autre loi, qui lutte contre la loi de mon esprit » (Romains 6). Et après : « Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Ibid.) Et il témoigne lui-même qu'il reçut un aiguillon dans sa chair, un ange de Satan le frappant (2 Corinthiens 12). Comment aurait-il pu être enlevé de façon incorporelle, si ce n'est peut-être de la même manière qu'Habacuc fut enlevé de Judée à Babylone (Daniel 14), ou Philippe d'Azotus à la rencontre de l'eunuque (Actes 8) ? Car si Dieu accomplit une chose pareille contre nature, c'est un miracle et une manifestation de sa puissance, et dans cette raison éternelle qu'est la volonté de Dieu, aucune raison humaine ne saurait s'y opposer. Cependant, cette ascension temporaire, voire momentanée, de Paul a pu se produire de la même manière que la transfiguration du Christ en présence de Pierre, Jean et Jacques, lorsque Moïse et Élie apparurent glorifiés avec lui (Matthieu 17). Le Christ était en effet encore sujet à la souffrance, et avant sa résurrection, il montra aux disciples non seulement sa propre gloire de la résurrection, mais aussi celle de ceux qui étaient présents. Ainsi, Paul, préparé pour l’heure de gloire qu’il prêchait et à l’image des corps spirituels que la résurrection allait réformer, put être transféré pour un temps, sain et purifié, avec toute sa nature, sans aucune

conscience de son infirmité, afin de voir et d’entendre davantage que ses compagnons qui, plus que tous, avaient œuvré dans les dangers et accompli diverses tâches pour l’édification de l’Église. Et de même que la mer était inexplorée pour Pierre lorsqu’il était encore mortel (Mt 14),

Ainsi, Paul pouvait devenir pénétrable physiquement. Mais si l'on dit que Paul était déjà saisi par l'esprit, cela ne fait aucun doute, car transcendant véritablement toute créature corporelle et spirituelle pour atteindre la contemplation de Dieu, établi et reposant en le Créateur, l'homme rempli du Saint-Esprit ne prétendait ni demeurer en bas ni transcender la majesté. Il avait, pour ainsi dire, gravi deux échelles, créatures rationnelles, et par celles-ci, il avait atteint le Créateur, pour ainsi dire, jusqu'au troisième ciel. Car nous croyons qu'il y a là un paradis intellectuel, à la gloire duquel nous nous élèverons, nous rencontrant dans l'homme parfait, dans la mesure de l'âge de la plénitude du Christ (Éphésiens 4), au son de la dernière trompette, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur (1 Thessaloniciens 15). Le pus de notre humilité sera configuré à cette gloire divine (Philippiens 11), et la foi chrétienne verra le Roi dans sa beauté dans les splendeurs des saints. En vérité, ni la foi ni l'espérance ne dépériront dans l'attente, lorsque seul le règne de la charité se sera manifesté. Là, rien ne se verra à travers un miroir, ni dans un miroir, mais face à face, le Bien suprême se révélera, et nous connaîtrons comme nous sommes connus (1 Corinthiens 13, 1). Le Christ sera vu, Dieu sera compris, l'Esprit Saint remplira le cœur de tous. L'incompréhensible Trinité sera comprise, et les mystères de la Divinité universelle seront révélés à l'Église. Les ministères angéliques cesseront, et il n'y aura plus besoin de discours diplomatiques, lorsque la cité de Dieu sera parfaite et l'univers de l'élection rassemblé en son sein, et que toutes choses existeront pour tous. Alors, véritablement, toutes choses seront accomplies. Il y aura une seule langue pour tous, une joie inlassable, une seule affection, un amour éternel. Il y aura une

seule joie, une seule sécurité, une seule paix, une tranquillité éternelle de plénitude. La vérité sera révélée, la charité emplira, et la santé du corps et de l'âme sera parfaite. L'humanité glorifiée brillera comme le soleil, la communion de l'esprit et de la chair sera paisible et harmonieuse. Il y aura une seule fraternité entre les anges et les hommes, un seul pain pour tous et une seule vie. L'amour ne faiblira pas, l'amour ne se fondra pas. Avec tous les biens présents, il n'y aura point d'affliction ni de retard. Ils seront ivres de l'abondance de la gloire de ce Père, les bienheureux seront comblés par la multitude des douceurs, car les élus ne connaîtront pas cette ivresse, mais l'oubli des chagrins et la perpétuité de la sainte joie. L'immensité de cette lumière ne sera point pesante pour la vue, bien au contraire, elle sera la somme même de ce bonheur, compris dans sa pureté comme la véritable divinité. Dieu sera vu et connu, compris et aimé : cette vision, cette connaissance, cette compréhension et cet amour seront la perfection absolue de ce bonheur, car des choses glorieuses ont été dites à ton sujet, cité de Dieu ; mais dans les louanges du langage humain, les proclamations ont succombé ; aucun « tien », aucune affection ne t'a exprimée. Grand est ce que l'œil du corps voit en vous, plus grand que ce que l'esprit perçoit, plus grand que ce que l'intellect perçoit et savoure. L'œil de la chair ne voit en vous que la matière ; l'esprit, quant à lui, perçoit la raison d'être de la matière, de manière totalement différente. L'esprit lui-même, purifié, comprend la vérité, car il utilise la vision spirituelle.

Avec des énigmes et des figures, et par certaines comparaisons, elle guide l'esprit ; mais l'esprit lui-même est ainsi, sans images imaginaires, il comprend le monde avec une vision claire. Balthazar vit l'écriture d'une main sur le mur (Daniel 5) : et ce qu'il avait vu, se rétractant en esprit, il le vit maintenant différemment par la pensée. Il savait et voyait intérieurement par l'esprit, car ce qui avait été montré visiblement était le signe d'une chose secrète, qu'il ne connaissait certainement pas. Daniel fut amené au milieu d'eux,

qui vit avec un esprit prophétique, et comprit immédiatement la signification de la vision. Dans ce royaume, tout est honneur et gloire, mais plus glorieuse et plus digne que tout est cette compréhension, et c'est la vision de Dieu remplissant et satisfaisant le cœur de l'homme. C'est le troisième ciel, le troisième paradis. Là est la fin, là est l'unité, et une seule et même fin, car il n'y a pas de diversité. Il n'y aura pas dans cette paix une variété de langues, mais une société harmonieuse et amicale d'affections. Dans le torrent de ce plaisir, la satiété accumulée ne désirera plus rien, et l'esprit, oubliant toute peine, ne connaîtra plus que l'ivresse joyeuse qui surpasse Dieu. Et bien que, selon les mérites des saints, il y ait diversité et gloire, il n'y aura aucune diversité à l'envie des moindres ni à l'orgueil des plus grands, car dans la distribution des couronnes, la charité fera preuve d'une telle discrétion qu'elle maintiendra l'ordre et manifestera la dignité de la gloire commune à tous. La présence béatifique de la divine majesté sera tout pour tous, et l'omnipotence de tous, la sagesse de tous, la justice de tous, la paix de tous, l'intelligence de tous

et de ce royaume toute malice sera bannie. Comme si l'on cueillait quelques feuilles de l'arbre de vie, soupirant au goût de son fruit, on ne presse presque pas de jus de l'écorce. Car ce qui est caché à l'intérieur n'est pas encore monté au cœur de l'homme, et nulle intelligence n'a encore touché la moelle de cette douceur. La foi parle véritablement, l'espérance ne se laisse pas tromper, et la charité nous console. La source au cœur du paradis est à juste titre la charité, qui, bien que les prophéties et le parler en langues puissent parfois se tarir, coule toujours avec abondance et ne tarit jamais. Rien n'irrigue plus fructueusement, rien n'enrichit l'esprit plus efficacement, que la charité elle-même, répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit. La charité n'est pas la source propre aux saints, et nul n'y est admis, sauf les étrangers. Dans le parler en langues, les infidèles, dans l'abstinence et les miracles, dans l'aumône, dans le martyre, les bons et les faux communiquent ensemble ; seule

la charité est absente des assemblées des méchants, et, si la pure affection de cette personne fait défaut, la religion est stérile, quelle que soit l'estime qu'on lui porte. Car le Christ est la charité pure, le nectar le plus sincère, la vertu la plus pure, le rafraîchissement des âmes, la purification des esprits. La bonté de l'Esprit ne peut pénétrer des vases souillés, et nul impur ne reçoit l'onction royale. Car la charité est amour, et celui qui n'aime pas ne peut être aimé. Celui qui aime n'est pas négligent, et l'amour ne peut être oisif. Sans amour, toute offrande est confuse et sans discernement, et vous êtes dans le péché.

Si vous ne partagez pas avant d'offrir. Dieu n'a ni besoin ni envie d'être un instrument de violence sous couvert de piété ; ni un oppresseur des pauvres, ni un juge des mercenaires, comme s'il se complaisait dans les plaisirs que la cruauté abjecte a bâtis sur les soupirs et le sang des misérables. Celui qui aime ne péche pas, et si par hasard il tombe, la charité maternelle, le rattrapant, pose sa main sur lui dans sa chute. Il ne se met pas à pleurer à chaudes larmes, mais dans le tourbillon du repentir, il baptise et renouvelle celui qui est tombé, et aussitôt il restaure et réforme celui qui est brisé. Il rencontre celui qui se repent, il accueille le pénitent, qu'il touche et console néanmoins. Il n'abhorre que ceux qui persistent dans le mal et s'enfuit. Et même si vous brûlez des prophètes ou observez des jeûnes, même si vous déplacez des montagnes, même si vous amassez vos biens au sein des pauvres, si vous êtes esclave du péché, vos efforts sont vains ; la duplicité n’a point de place au cœur de la charité. Telle est l’origine des quatre fleuves dont nous avons donné les noms plus haut, car de la charité émane la prudence, la justice jaillit, la force et la tempérance s’envolent. De ces biens essentiels, sous divers discours, des ruisseaux et des sources moins connues, par des canaux secrets, irriguent chaque lieu aride, et de ces torrents naît toute vertu, grâce à laquelle l’homme progresse et se purifie. Toute la raison et le discernement de l’esprit tendent vers la sagesse, et toute action ordonnée, toute mesure et toute équité s’inclinent vers la

justice. L'honnêteté morale naît de la tempérance, mais de la force d'âme, de la patience. De même, de ces subdivisions jailliront d'innombrables grâces, en volumes multiples, à travers les diversités de l'âme, et cette diffusion n'est ni diminuée ni accrue par des effusions perpétuelles. Ainsi, Phison, qui est le changement de bouche, signifie sagesse ou prudence, comme nous l'avons dit, qui parcourt toute la terre et est légèreté, car c'est véritablement l'œuvre de la prudence que de changer et de convertir les hommes irrationnels et charnels à la connaissance et à la louange de Dieu. Car nous naissons animaux, mais éclairés par la doctrine de la sagesse, nous devenons spirituels. D'où l'Apôtre : « Non d'abord ce qui est spirituel, mais d'abord ce qui est animal, ensuite seulement ce qui est spirituel » (1 Corinthiens 15). Nous changeons donc notre bouche, et après avoir purifié nos lèvres avec ce charbon prophétique, nous ne rougissons pas, mais nous prêchons l'opprobre de la croix, et nous ne nous moquons pas comme de vains philosophes. La Parole s'est faite chair, mais gloire, murée dans l'humilité du Dieu Tout-Puissant, certaine qu'unis à sa personne, nous le serons aussi à sa gloire. Nous nous dépouillons du vieil homme et revêtons l'homme nouveau, nous changeons la peau du péché et, ceints de la pureté, nous sommes prêts à courir (Éph. iv). Nous changeons nos paroles et condamnons nous-mêmes ce que nous avons approuvé ; nous-mêmes, les juges les plus sévères des vanités et des plaisirs, prescrivons et détruisons les coutumes. Nous sommes en colère et indignés d'avoir été ainsi, car nous ne pouvons nous en souvenir sans horreur et tourment. Nous changeons nos paroles, extirpant les monstres enfouis des vices comme s'ils ressuscitaient d'entre les morts ; nous nous détournons de ce que nous désirons et de la cause de la vérité.

HEXAEMERON 1584.

Des hommes raisonnables, devant Dieu avec zèle et constance, nous l'affirmons. Ainsi, la terre d'Hevilath, qui signifie argile ou naissance, est entourée de sagesse, car lorsque toute la création gémit et souffre (Rom. vin), il n'appartient pas aux sages de se réjouir au lieu de la crainte, ni d'y chercher la chambre de la paix, là où se trouve le pressoir de la douleur. La prudence ne se trouve pas au pays de ceux qui vivent paisiblement, comme le dit Job ; car dans les lieux humides et à l'abri des roseaux, dormant à l'ombre (Job 4), Satan demeure. Isaïe prêche la rareté du pain et de l'eau (Isaïe 30), et David, guidé par la parole de Dieu et par le Saint-Esprit, emprunte des chemins difficiles. À force de sagesse, grande indignation ; et celui qui ajoute la connaissance ajoute la douleur (Ecclésiaste 1), car c'est véritablement contre les grandes vanités que la raison combat avec indignation, et elle œuvre pour que la sainteté ne soit pas corrompue par la flatterie qui titille l'esprit. Il n'y a là aucun effort pour les faibles, qui se livrent volontiers à toute corruption. Dans la faiblesse des tentations, la vertu des serviteurs de Dieu se perfectionne et s'accroît, et de la douleur du repentir naît la joie de la sainte dévotion. Il parcourt son âme avec repentir, rassemble les choses éparses et unit les liens de ceux qui ont été admis. Il va à contre-courant, car le dragon errant tourne autour de son corps flexible et, par des nœuds complexes, il entraîne les égarés et les naïfs dans le labyrinthe, et enferme ceux qui sont plongés dans les ténèbres dans l'abîme du désespoir. L'esprit, saisi d'une crainte divine, examine et se rétracte sur tout, se lamente dans l'exil du pèlerinage, exposé aux tentations et aux chagrins ; il pleure par ignorance et erre par désir ; il dépérit car, au lieu d'accomplir le bien qu'il souhaite, il fait le mal qu'il abhorre. Il pleure par instabilité et inconstance, emporté par des futilités, accablé par le fardeau fragile et corruptible de la chair. Partout où il se tourne, un motif de deuil se présente, et comme lorsque les luxurieux organisent des funérailles, et que le cortège funèbre s'éteint dans un cri de lamentation, ainsi le sage, en

toutes choses, se remémorant ses derniers instants avant la mort, rend son jugement et creuse une tombe comme si le corps y était déjà. La multitude des endeuillés précède et suit, car chacun a beaucoup à pleurer, tant pour le passé que pour le présent, lorsqu'il s'examine, où toute sa vie crie contre le péché, et, de surcroît, même les rêves ne sont pas étrangers aux illusions. Au milieu de ces méditations, au milieu des larmes que déverse le tourbillon d'un esprit las, la dévotion se fortifie comme par la rosée du matin, l'intention se purifie, et la prière fervente, unie à la contemplation divine, porte ses fruits. Il n'y a absolument aucune comparaison entre le deuil des saints et les joies des réprouvés, car cette prospérité charnelle présage toujours des châtiments, et l'âme, rongée par les piqûres des crimes, craint les flammes de la vengeance. Il n'y a point de vérité de paix, point de tranquillité de joie véritable dans le cœur des transgresseurs, dans la conscience desquels l'enfer prépare ses feux avant l'heure, pour déchirer la chair pécheresse.

Des vers horribles et des monstres démoniaques terrifiants aiguisent les dents de ceux qui jeûnent. Pendant ce temps, le bonheur béat du moment présent ne supporte que ces piqûres, ces ronces, mais se flatte lui-même, se berçant d'un espoir incertain, prolongeant l'iniquité et étendant la malice, jusqu'à ce que la fin de la culpabilité et de la vie survienne par la sueur, et qu'il y ait une infinité de châtiments pour le crime. Mais les saints, dont la vie était considérée par la folie du monde comme une moquerie et une image de réprobation, dont le deuil et le jeûne semblaient de la folie, verseront une goutte rafraîchissante sur leurs langues brûlantes et leurs gorges désormais engorgées ; mais la sentence de l'une et de l'autre restera inébranlable et fixée pour leurs mérites. Et c'est pourquoi leur deuil, même dans la vie présente, n'est pas dépourvu de joie céleste, ni de consolation divine : ce qui proclame assurément la paix et la gloire dans la conscience, et une joie plus grande encore dans l'issue, dont l'offrande même,

qui est encore dans l'espérance, annonce combien sera parfaite la plénitude de cette gloire. On la trouve soit dans le fleuve lui-même, soit au pays d'Hevilath, où coulent l'or le plus pur, l'escarboucle et la pierre verte. En effet, dans la prudence, qui est la contemplation de la vérité même, car nul ne peut l'exprimer, elle la conçoit plutôt qu'elle ne la enfante, se trouve l'or, c'est-à-dire la discipline la plus pure d'une vie juste, qui brille comme purifié de toute souillure terrestre. Elle contient aussi l'escarboucle, dont l'éclat ne s'éteint pas la nuit, car la vérité n'est obscurcie par aucun mensonge. Elle contient aussi la pierre verte, c'est-à-dire la vision de l'éternité éternelle et l'état immuable de la vie perpétuelle. Ainsi, il y a Phison, qui est l'embouchure du fleuve. Le changement est nécessaire pour les raisons que nous avons mentionnées en premier lieu, comme s'il était nécessaire de comprendre, de discerner, de tenir bon, de s'élever, de rester prudent, la sagesse, qui est la discipline de la rectitude, la vérité de la connaissance, le chemin de la réalisation. En second lieu, Gehon jaillit de cette source du paradis. Voici le Nil qui, avec son cours bien connu, encerclant l'Égypte, avec ses crues annuelles à des périodes et des quantités précises, visiteur généreux de toute la région et époux bien-aimé de l'agriculture, fertilisant en son sein non seulement la terre mais aussi les arbres. Ce nom signifie soit la poitrine, soit la brèche. Force, selon l'interprétation des noms, ce fleuve est choisi car la force se trouve le plus souvent dans la poitrine. C'est près de ce fleuve que les enfants d'Israël, installés en Égypte, reçurent le premier commandement concernant la consommation d'agneau. Mais une mise en garde fut également promulguée concernant la chasteté, car il était nécessaire d'être prêt à se consacrer aux services divins, et il n'était pas convenable que la solennité des holocaustes soit accomplie par les impurs. Car il fallait de la force pour se ceindre les reins, afin que la chasteté, telle une brèche dans la terre, puisse absorber toutes les passions du corps et enfouir en son sein toute la propension de la chair. Cette vertu de chasteté, où réside la plus grande force et où se déploie toute puissance, irrigue l'Éthiopie,

qui symbolise la bassesse, car elle est l'extinction de notre nature charnelle la plus vile. Lavant la souillure, elle ramène les souillés à l'intégrité par la force qu'elle a reçue.

Noircie est la peau des pécheurs, brûlée par l'ardeur des passions ! Que la chair est vile, esclave de la puanteur, réceptacle de toute impureté ! Que vous êtes devenus vils, à force de répéter vos voies ! C'est ce que le prophète semble dire aux pécheurs, assurément exécrables et vils par l'obscénité du proxénétisme, auquel ils se prostituent sans vergogne, et qui, ayant rejeté sans vergogne le Saint-Esprit, font de l'âme, temple de Dieu, une maison close puante, voire un bordel du diable lui-même. Telle est la force de ceux qui sont mis à l'écart des peuples pour sacrifier l'agneau, et qui, avant de recevoir la loi au Sinaï, sont instruits à la continence (Exode 19). Avant que le prêtre David n'autorise la consommation des pains de présentation, il s'assure avec soin que l'homme s'est retenu et est pur (1 Rois 12). Le torrent de force s'était tari, les derniers vestiges du peuple israélite s'étant déjà taris, lorsque les habitants de Béelphégor, qui brûlaient de l'encens, et les initiateurs des idoles, livrèrent leurs âmes captives aux Madianites, prétendant que l'apostasie de la transgression était le prix de la souillure. Le zèle du prêtre Phinéas ne lui manquait pas non plus ; poussé par l'esprit de Dieu, il se vengea de cette impudence et transperça d'un seul coup le forgeron adultère et la prostituée aux fesses, d'un trait de poignard trempé dans le tissu de ce commerce de foi (Nombres 25). Aussitôt, les secousses cessèrent et Gehon retourna à ses canaux, sans indignation ni regret, car ces hommes étaient, ou plutôt avaient été, des Éthiopiens, c'est-à-dire des êtres vils. Mais il rassembla de nouveau l'armée dispersée et, des malades guéris, il célébra de nouveau la victoire de multiples manières. Le troisième fleuve est le Tigre, qui s'oppose aux Assyriens et symbolise la tempérance qui résiste à la luxure, laquelle s'oppose à bien des conseils de prudence. Car le mot « tigre » signifie « rapide », ce qui traduit l'ardeur même de la tempérance. En effet, le nom des

Assyriens sonne comme « dirigiens » en latin. Voyez avec quelle rapidité celui qui est tempérant traversera les royaumes des dirigeables, combien est direct le chemin de la tempérance, que rien n'entrave. « Tout est permis », dit l'Apôtre, « mais tout n'est pas utile. Tout est permis ; mais je ne me soumettrai à personne » (1 Corinthiens 61). La tempérance ne considère ni ce qui est illicite ni ce qui est permis ; mais même à travers le permis, sans dévier dans aucun sens, elle suit la voie royale. Elle ne

touche pas à la souillure, ni ne s'approche du déshonneur, ne s'indigne pas à l'évocation du plaisir, ni n'est écœurée par l'odeur. Elle ne cherche pas de sombres rebords pour des lits impudiques, ni de caveaux théâtraux pour commettre des actes vils. Elle se rassemble en elle-même, victorieuse sur elle-même et avec une domination légitime, elle commande toutes ses affections. Elle voit tout ce qui est en dessous d'elle et ne permet même pas à ceux qui ont reçu des faveurs de dépasser les limites raisonnables. En quatrième position se trouve l'Euphrate, qui est interprété comme fécond ou fertile. C'est celui que les ouvrages assyriens et hébraïques appelaient Auxen, car il nourrit et accroît. Ici, il préfère le signe d'une justice appropriée, car c'est elle-même qui porte le plus abondamment ses fruits entre les mains du peuple. Car aucune vertu ne produit de fruits plus abondants que la justice et l'équité, qui profitent aux autres plus qu'à elles-mêmes, négligeant leurs propres intérêts, préférant le bien commun. Il n'est pas dit non plus de ce fleuve, qui est adapté à la justice, contre quoi il coule, ni quel pays il contourne. Car la justice concerne toutes les parties de l'âme, puisqu'elle est l'ordre et l'équité de l'âme, qui unissent harmonieusement ces trois parties. Les autres vertus poursuivent leur cours, car la malice s'oppose à la prudence, et l'incontinence à la force d'âme ; et la tempérance résiste à la gourmandise et à tout ce qui est sans limite. Mais la justice, parce qu'elle est l'harmonie plaisante de toutes les vertus réunies en une seule, se reconnaît non pas aux autres vertus, mais à elle-même, car elle est la paix et la sainteté de l'unité

entière, contenant en elle et dans sa totalité chacune d'elles, sans pour autant contenir le tout dans chacune.

Ayant achevé notre exposé sur le paradis, la source et les fleuves, notre propos nous oblige à revenir à Adam qui, comme nous l'avons dit, après son péché, honteux de sa nudité, cacha apeurément au regard de Dieu, sous une motte de terre ou le rebord d'un rocher, l'affront de sa chair démangeante. Non seulement cette honte stupide l'excitait, mais la faim, la soif, le froid et une multitude d'autres calamités affligeaient désormais le malheureux, d'autant plus que sa conscience, le juge, était intérieurement rongée par l'angoisse et l'amertume. Mais lorsque cette voix lui parvint : « Adam, où es-tu ? » (Genèse 111), l'âme pécheresse fut consternée et totalement dissolue, car, prise en flagrant délit, elle n'avait ni soutien ni échappatoire. Mais Dieu marchait dans la brise de l'après-midi lorsqu'il appela Adam, signifiant ainsi une réprimande dans son appel et un déplacement dans sa marche, car la ferveur de la charité s'affaiblissait et la lumière de la vérité approchait du crépuscule de l'ignorance. Il s'éloignait de son cœur de l'homme délaissé, et peut-être s'attarda-t-il et s'approcha-t-il lentement, afin que si un homme repentant reconnaissait sa faute dans cet instant, se jugeait et se repentait, soit la faute serait entièrement pardonnée, soit une décision plus indulgente serait rendue à l'humilié. Or, comme le dit Ambroise, le Seigneur appelle Adam du Paradis d'une voix corporelle, mais cette voix peut être d'une puissance certaine et plus excellente que la voix du corps, à savoir, par un oracle, à la manière dont il s'adressait aux prophètes, ou comme Moïse lui-même l'aurait crié, alors qu'aucun son de voix ne se faisait entendre, mais seulement une pensée. Interrogé, il confesse la cause de sa cachette et la nudité de sa confusion, car il aurait dû avoir davantage honte du péché lui-même que de son châtiment. Il avait certes honte de la rébellion de son esprit, du pouvoir du péché, de cette soudaine envie de plaisir ; mais il aurait dû éprouver une honte plus profonde encore, car, dépouillé de ses noces, il méritait d'être

jeté, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures. Les vertus précédentes avaient ôté les vêtements de dignité dont elles ornaient Adam lorsqu'il obéissait à Dieu, et, le laissant nu au milieu de lui, elles éprouvèrent du mépris pour le transgresseur. À présent, le misérable tissait des fils de mensonges et commençait à tisser une toile d'excuses ; il ne confessait pas son erreur, mais comme s'il l'enveloppait d'un roseau et étendait les murs de cette toile suspendue, avec une réponse sarcastique, il rejetait secrètement la cause de l'erreur et la culpabilité sur son auteur. « Je me suis caché, dit-il, parce que j'étais nu » (ibid.). En vérité, nul conseil ne saurait s'opposer au Seigneur, qui prend les sages à leur propre piège (1 Corinthiens 16:11), à qui parle toute conscience et où sont révélés les secrets de l'âme, et dont la perspicacité n'est ni entravée par le chaos de l'enfer ni submergée par l'abîme. Car il vit lui-même le misérable, et pourtant il ne fut pas vu de lui, mais seulement entendu. Dieu est vu par ceux qui ont le cœur pur (Matthieu 5), et le méchant est ôté de sa vue bienheureuse (Ésaïe 25). L'effet de l'écoute et de la réponse est indéniable, car lors de l'examen d'une affaire, lorsque la question est traitée selon la rigueur de la justice, il est nécessaire que toute ruse exploite toute tentative d'évasion, afin que, par sa propre bouche, tout coupable soit condamné devant ce juge. La femme, dit-il, « Tu m'en as donné, elle m'en a donné du fruit, et j'en ai mangé. » De gré ou de force, il confesse sa transgression, mais fait peser secrètement le fardeau du péché sur le Créateur qui avait conçu l'instrument de la tromperie, tel un piège dans lequel il tomberait, et pour lequel il avait tendu un réconfort illusoire. Une suspicion abominable et une conviction tenace contre la bonté de Dieu, un sens malin, une réaction insolente : de ce seul fait, même en l'absence d'autres éléments, il méritait amplement la mort, car il avait cru que la femme lui avait été tendue, trompée par une ruse. Selon la justice, il ne méritait pas le juge de la condamnation, qui avait refusé de consentir à la transgression non par son propre désir, mais sous l'influence de la femme que Dieu lui avait donnée. En effet, il semblait se

plaindre trop hâtivement de cette nudité injustement infligée et dont il était victime, et il n'agissait pas envers lui-même selon l'équité, car lui-même, qui avait donné la loi, aurait dû effacer le scandale et le reproche non pas de celui qui avait chuté, mais les faire retomber sur celui qui avait été l'instrument de sa chute. Voilà ce que contient l'excuse d'Adam.

Il semblait s'en prendre à Dieu et lutter avec une audace séditieuse contre la tranquillité et la justice véritable de Dieu, qui attendait encore patiemment le repentir du coupable, tandis que lui-même, par son endurcissement et son cœur impénitent, s'attirait la colère divine pour le jour du jugement (Romains 11). Dans l'ordre le plus juste, après l'homme, Dieu s'adresse à la femme qui, par orgueil obstiné, excuse celle qui a été admise, introduisant ainsi le serpent comme séducteur. Cependant, elle dit avoir été trompée, plus affligée par l'échec de la promesse du diable que par le fait d'avoir consenti à sa suggestion. Ainsi, comme ni l'homme ni la femme n'avaient envisagé la confession ou le repentir, mais qu'au contraire, ils s'efforçaient de convaincre Dieu de l'injustice en ajoutant la transgression à la complexité de leurs arguments vains, le fardeau du péché s'est déversé sur des âmes orgueilleuses et exaspérantes, et un effondrement soudain a submergé ceux qui portaient ce fardeau injuste. Et c'est avec la plus grande rigueur que le jugement commença par le serpent, afin que celui qui avait été

l'instigateur du péché participe au tourment, et que celui qui avait félicité ceux qui avaient approuvé sa chute subisse les conséquences de sa malice. Dans le châtiment infligé à son rival, il comprendrait la justice du juge, car il semblait que celui-ci ait prononcé la sentence à contrecœur, sous la contrainte de l'interdiction, lui qui avait longtemps attendu le repentir du déchu et qui, avec une telle indignation, punissait la malice de l'instigateur. On ne demande rien au serpent, on ne pose aucune question sur l'origine du crime, car toute question stérile et sans conséquence est vaine. Mais puisque celui qui, dès le commencement, ne s'est pas tenu dans la vérité (Jean 8) a déjà

été jugé, que signifie le fait qu'une nouvelle constitution de l'édit soit ajoutée à l'ancienne loi, et que, comme si la continence de ce peuple

n'avait pas connu toute la mesure de la loi, de nouvelles omissions soient ajoutées ? Je crois que le livre des dispositions célestes et la page de la divine providence contiennent tout ce que l'état des choses, ce que le processus suggère, et que le tout est visible à l'œil de la majesté en un seul instant et que l'antiquité a effacé, ou que l'éternité le prévoit. Aucun chapitre n'est aboli, changé ou ajouté à la loi éternelle, mais nous, tendant non pas aux causes des choses mais aux effets, pensons que des choses sont ajoutées que nous ne connaissions pas auparavant : à effacer ou à changer, ce que nous ne comprenons pas, nous voyons se produire différemment de ce que notre intellect avait prévu. Mais la raison de l'esprit divin est fixe et immuable, arrangeant les cœurs, tout comme elle meut le temps. Car lorsque le vent du nord souffle en hiver et que la violence des bourrasques glaciales se déchaîne dans les champs, il est nécessaire que toute humidité, là où la chaleur excessive ne l'empêche pas, soit emprisonnée dans la glace, même s'il n'est pas nécessaire que les vents se déchaînent. De même, il est nécessaire d'attribuer à chaque cause sa propre efficacité, même si la nécessité n'est pas pressante. Il ne punit que ce que la justice interdit, et il est étranger à l'équité de se venger d'un acte qu'il extorque comme par nécessité. Mais l'interdiction précède, de peur qu'un homme ignorant ou égaré ne commette une faute, laquelle, bien sûr, s'il l'a méprisée, il succombe à la punition par la nécessité même de la justice. En vérité, ce qui peut être évité n'est nullement nécessaire. Ce qui est exposé à la volonté de la raison pour être évité n'est donc ni contraint ni attiré par la providence, et la nécessité n'est pas punie par le jugement divin, mais la volonté, à moins qu'il ne s'agisse de cette nécessité que la mauvaise habitude s'est imposée, et de la malignité aveuglée d'un esprit obstiné. Le Saint-Esprit, dans ces mêmes tourments, accusait déjà le monde encore gémissant de

jugement, car il s'était livré au prince condamné pour être condamné, non parce qu'il est le juge de ceux qui pèchent, mais parce que lui et ceux qui, ayant abandonné Dieu dans le mal, communiquent avec lui, le juge très juste, Dieu, sont chassés du paradis des plaisirs, c'est-à-dire de la gloire de Dieu ; ils demeurent dans les ténèbres et brûlent dans les flammes. Dans cet abattement, lorsque le malheureux tombe au moment même où il craint, l'Écriture, prophétique, ne mentionne rien de son tourment, mais seulement quelques bribes de son indignité, mais de ruine et de désolation.

La raison de l'orgueil détestable de Dieu réside dans le fait qu'Ézéchiel et Isaïe n'en entrevoient que quelques bribes. La Genèse, sous la figure ou le nom du serpent, révèle bien davantage à ses lecteurs : dès le commencement du monde, la malédiction est inscrite dans un lien infini avec le jugement dernier, à la fin des temps. Là, il ne sera ni instigateur ni bourreau, car il n'aura que le loisir, si tant est qu'on puisse parler de loisir, tandis que le malheureux brûlera dans l'abîme infernal, enchaîné dans les flammes éternelles. Il ne sera alors ni maître des airs, ni souverain du monde, ni prince, mais condamné à une misère infinie et indicible. Quant à la terre et à tous les êtres vivants, maudits entre tous, ils sont soit autorisés, soit contraints de marcher sur leur poitrine et de se nourrir de la terre jusqu'à la fin de leurs jours. C'est pourquoi Ambroise, dans son livre Deparadiso, ne dit pas : « Je vous ferai marcher sur votre poitrine ou votre ventre, et manger la terre », mais il dit : « Vous marcherez et mangerez » (Genèse 1), ce qui semble indiquer qu'il a davantage prédit le moment de leur venue que prévu leurs actes. Maudit, dit-il, parmi toutes les bêtes (ibid.), c'est-à-dire plus que quiconque vivant comme une bestialité animale, qui peut parfois passer du charnel au spirituel, du terrestre au céleste, et qui fut jadis ténèbres, peut, par la grâce de Dieu, faire naître la lumière s'il se convertit et revient à la lumière. Mais lui, désespéré et totalement arraché à la grâce, parce qu'il hait et persécute sans cesse la charité, tout comme il

persiste dans l'obstination de la haine, il s'arroge, au-dessus de la malédiction, le privilège de la clémence, et promulgue contre lui-même un décret de colère impardonnable, qu'il confirme pour l'éternité. Mais ce qu'il foule à la poitrine et au ventre, c'est parce qu'il y a en son sein, dit-on, un certain havre de sagesse dont il jouit d'une excellence singulière dans la contemplation divine. Contre toute attente de paix, il a tourné tout son être vers les choses terrestres, et sa vie semble être une étude incessante de la persuasion du péché. Et en ceux dont le dieu est leur ventre, que l'Apôtre déplore et dénonce comme ennemis de la croix du Christ (Philippiens 111), il rampe, leur insufflant l'orgueil, les incitant à l'impureté, dévorant tous ceux qu'il a soumis à lui comme à la terre. Ceux qui apprécient les choses terrestres sont la nourriture de ce serpent, le fourrage de cette vipère, et sur ceux qu'il rampe ou presse de sa poitrine, il colle ventre à ventre, les imprégnant d'une semence empoisonnée et engendrant une descendance conforme à lui d'une âme corrompue. Son seul but est de s'attirer les faveurs des désirs charnels et, après avoir injecté cette immondice dans l'esprit humain, de souiller tous les chemins qu'il emprunte, afin que la contagion s'y accroche et puisse ensuite se manifester sous la forme d'un monstre. « Vous mangerez la terre », dit-il, « tous les jours de votre vie, car jusqu'au jour du jugement où viendront la mort et la damnation éternelle, elle dévore toujours ceux qu'elle a touchés et enfouit les âmes impures et terrestres dans les entrailles de sa terre. C'est de ceux-là que nous nous nourrissons par le ventre, à savoir ceux qui servent la gourmandise et la luxure. »

Ou encore de ceux qui s'enorgueillissent de leur mépris de la sagesse et qui, s'étant tournés vers les créatures terrestres plutôt que d'obéir au Créateur, remplissent sans vergogne la citerne de leur voracité de l'enfer et, avec une faim insatiable, se jettent dans leurs gosiers la peste aromatisée à la chair des damnés. Mais je pense que la raison pour laquelle des inimitiés s'établissent entre le serpent et la femme, comme si l'homme

n'avait pas sa place dans ce conflit, est que les tentations du diable ne sont pas censées atteindre ceux qui agissent avec virilité, mais que le tentateur s'immisce dans l'esprit des femmes. L'esprit, semblable à Adam, n'est pas non plus porté vers l'interdit, à moins d'être séduit par les sens de la chair ; mais le désir charnel soupire après le plaisir que le tentateur suscite et, submergé par la masse de la concupiscence, il captive l'esprit réticent et la raison rebelle avec l'insistance d'une lutte constante. C’est pourquoi l’inimitié future entre la chair et l’esprit est annoncée, car elle devait advenir par la Parole de Dieu, faite chair et demeurant en nous (Jean 1), afin que la chair des pénitents porte du fruit, que de la semence de l’obéissance croissent les vertus et que la maîtrise de la chair triomphe de la concupiscence adverse. C’est pourquoi le royaume des cieux est arraché et que les violents s’en emparent (Matthieu 10,1) : car la femme, c’est-à-dire les sens de la chair, avec l’aide du mari, c’est-à-dire la raison, résiste au serpent et à sa descendance, c’est-à-dire qu’elle le hait comme un ennemi, et elle chasse tout ce qui s’oppose à la saine doctrine et souille l’honnêteté de la vie. La mauvaise habitude de la chair, lorsqu'elle s'est convertie à l'Époux, est violemment tranchée par la raison dominante et se trouve, pour ainsi dire, érigée en étendard d'une autre croix. Au milieu du combat incessant que se livre la chair, elle se surmonte. L'Esprit, armé de sollicitude, afflige et soumet la prodigalité de la chair par une pieuse oppression, selon la volonté de Dieu. Le royaume de Dieu ne dédaigne pas de subir cette force ; il ne rejette ni le voleur lorsqu'il avoue, ni les apôtres, ni le prince lorsqu'il se souvient de la parole du Seigneur avec des larmes. Il n'exclut pas l'onction et les pleurs de ce pécheur dont la vue ou le contact faisait frémir Simon le lépreux. La semence du diable est le schisme, l'hérésie, l'avarice, le culte des idoles, toute forme d'incontinence et d'impiété, et l'abominable amas de vices. La semence de la femme, comme nous l'avons dit, devenue homme et déjà soumise à la raison, est ce que la chasteté vertueuse engendre, ce que le jeûne accompli, la sueur du martyre, ce que la charité

la plus féconde conçoit de l'étreinte des passions diverses. De vieilles inimitiés ont surgi des temps anciens entre ces familles, et l'envie jalouse de la vertu n'a jamais manqué. Elle a toujours persécuté l'humilité : l'orgueil, la méchanceté et la malice ont opposé des signes contraires à la sagesse et à la justice. Mais la tête du serpent, alors que nous sommes encore dans la chair, est renversée par la victoire sur la croix de notre Seigneur, et sous nos pieds, secouée hors de notre poitrine et de nos entrailles par son propre sacrifice, elle est liée et écrasée. Le fiel offert au crucifié, négligé, a rendu méprisables toutes les tentations du diable, et

Repoussée par l'amertume, la soif de péché, qui a le goût du fiel, laissait entendre qu'elle devait être facilement réprimée en elle : bien plus, par la coupe de son propre sang, elle devait être complètement éteinte. Ce qui est faible est plus fort que (1 Cor. 1), je ne le dis pas aux hommes, mais aux démons. Et la faiblesse de cette vie charnelle triomphe des esprits mauvais, crachant sur les convoitises et abhorrant les plaisirs. Ceux-ci, afin de gagner le Christ, l'Apôtre les considère comme des ordures (Philippiens 11), et foule aux pieds la patience victorieuse de ses propres saints. Voici, la tête du tentateur est écrasée par des femmes et des enfants, car l'approche de toute impureté est immédiatement interdite, et l'audace de toute souillure est immédiatement éliminée du cœur des saints. L'adultère est reconnu, et dignement renvoyé dans ses bordels,

Aucune assemblée de saints n'admet la moindre trace d'impureté. La justice pure se sépare de tous les responsables avec des mains intègres, et celui qui, pour devenir juge, n'a rien reçu à prix d'argent, mais gratuitement, ne se vend pas. Le prix d'un chien et le salaire d'une prostituée sont interdits par la loi divine dans le temple, car les oppresseurs des pauvres, les escrocs des innocents et ceux qui corrompent et souillent la vérité ne sacrifient pas convenablement avec le sang de ce gain. Prenant le gain pour piété, ils brandissent la loi, et la vérité et la piété s'élèvent contre eux, dénonçant l'insulte qu'ils subissent

aux yeux de Dieu à cause de leur seul ministère. Le premier pasteur de l'Église a courageusement écrasé la tête de l'avarice, emportant avec elle l'argent de Simon dans sa ruine. Paul a tranché la tête de la gourmandise, châtiant son propre corps et le soumettant à l'esclavage (1 Corinthiens 10). Néanmoins, il a aussi éradiqué la quasi-totalité des hérésies, réprimant l'orgueil et la sédition parmi les Romains. Dans la première épître aux Corinthiens, il réfute avec véhémence leur facilité à se convertir à la secte de la loi juive, et déplore l'accueil inégalitaire et les schismes qui régnaient parmi eux. Mais il condamne également avec la même vigueur la fornication, livrant à Satan, pour sa destruction, l'homme qui avait publiquement entretenu la femme de son père. Il aborde aussi de nombreux sujets concernant le mariage et la chasteté, l'autorité de l'apostolat, et le sort des fornicateurs, des murmureurs et des idolâtres prosternés dans le désert, démontrant ainsi que la tête du Malin a été tranchée et doit l'être encore. Dans la deuxième épître aux mêmes Corinthiens, il distingue clairement qu'il n'y a pas d'accord entre le Christ et les idoles, ni de communion entre la justice et l'iniquité, ni même que le Christ et Bélial puissent s'entendre, chassant ainsi le malin du milieu d'eux. Il réprimande les Galates, insensés et fascinés par les faux prophètes, qui s'étaient convertis aux cérémonies de la loi, et il anéantit cette séduction. Il remet en ordre les Éphésiens, enseignant que les femmes doivent être soumises aux hommes, que les maris doivent chérir leurs femmes comme leurs propres corps, que les enfants doivent obéir à leurs parents et les honorer, que les pères doivent être doux envers leurs enfants, que les esclaves doivent obéir, que les maîtres ne doivent pas s'enorgueillir, et les unissant dans l'unité de l'Esprit par le lien de la paix, il extirpe à la racine le mal de la désobéissance. L'ensemble des épîtres est retentissant, et presque chacune d'elles

Les sentences sont comme des éclairs dispersant des charbons dévastateurs, dont la lumière ou les flammes

consument la tête de cet ennemi aguerri, par la vertu de la foi chrétienne. Joseph rencontre, Suzanne rencontre, ce garçon rencontre, cette femme délicate rencontre, chacun d'eux a écrasé l'horrible tête de ce monstre avec quelle vertu, les histoires saintes ne restent pas muettes. Il est impossible d'énumérer individuellement combien de victoires les saints ont remportées sur cette tête impie, combien de fois ils ont plongé leurs mains victorieuses dans son crâne, combien de vierges, combien de veuves ont exhalé le souffle du soudain à sa première apparition, qui, parce qu'il n'avance pas dans l'affrontement, et là où il est clairement reconnu, est immédiatement vaincu, tend des embuscades, et, si quelque léthargie s'insinue dans la sainteté et que, d'une manière ou d'une autre, la rigueur de la justice s'affaiblit et languit, le diligent attend. Mais si, par le destin, par quelque négligence, la rouille s'est emparée des armes de la vertu, si, par quelque soif de justice, des croûtes ont recouvert la peau de la religion, alors il glissera aussitôt jusqu'aux croûtes des mites où il reconnaîtra quelque chose de sien, prêt à s'envoler, et il en avalera la sève. En vérité, le désir de louanges et de gloire humaine est la croûte de la vertu, la mite de la sainteté, que le dernier mal attend souvent l'ennemi vaincu à la fin. Car, puisque notre gloire est le témoignage d'une bonne conscience, il arrive souvent que nous soyons vaincus en vainqueurs, alors que nous nous glorifions de la victoire elle-même, en nous-mêmes, et non dans le Seigneur. Et de même que la vertu procure la sécurité, de même souvent la vertu se dissout dans la sécurité, et avec un talon affaibli, on ne marche pas droit, ni avec un pied faible, la puissance de l'ennemi n'est davantage écrasée. D'abord, il affronte hardiment, puis, repoussé, Satan guette le dernier coup, car toute la gloire du combat humain se trouve dans les derniers combats. Et quand plusieurs participent à une course, seul celui qui ne se lasse pas et ne faillit pas remporte le prix. Ceux qui concourent légitimement méritent la couronne, et ceux qui persévèrent jusqu'au bout échappent sains et saufs à la médisance et au piège de la calomnie. Pourtant, lui, maudit,

dévore la terre tous les jours de sa vie avant le jugement, car il engloutit et dévore, avec un large sourire, les amoureux du monde, repus et gonflés par la ruine des plaisirs ; et il envahit toute maison dont les montants ne brillent pas du sang de l'agneau, et, sans crainte et sans relâche, il tue tous ses premiers-nés. En effet, la perfection de cette malédiction se manifeste plus clairement encore à la fin, lorsque, pour cette soif de mal et cette poursuite incessante de l'abîme béant de l'enfer, ce malheureux sera enfermé dans ce chaos infernal et plongé sans fin dans cet abîme de tourments, dans la puanteur obscure d'une chaleur infernale dont l'enfer dépasse toute compréhension. Il découle de l'ordre de la justice que la femme qui a acquiescé à la suggestion et au châtiment mérité soit livrée au plaisir, et que, ayant renié sa liberté et recherché avec orgueil la domination du Créateur, elle soit placée sous la servitude de l'homme. Nul ne doit croire que ce soit sans volonté divine que le nom et la race des esclaves persistent dans le genre humain jusqu'à ce jour, car la transgression originelle l'a mérité, et la raison de cette condition émane des premiers pères. Qu'un homme voie la noblesse.

Race divine et céleste, honneur royal, gloire de la puissance, vie éternelle, image de sainteté : qu’ils se souviennent de ce qu’il en fut, et qu’ils rougissent les uns des autres du joug qui les pèse de force, car cette ignominie de l’oppression est méritée par le péché, non par nature. Car ce qui frappe les esclaves, parce qu’ils sont dégénérés, sans gloire et ignobles ; ce qui frappe les pécheurs, parce qu’ils sont mortels, est dû au mélange de ce levain, et à tout ce qui vient d’Adam, dont cette infection s’est emparée. Les douleurs se multiplient, et dans la souffrance, la misérable mère enfante ; et la multiplication des grossesses, accompagnée d’angoisse, est telle qu’elle manque de faire éclater les entrailles de celle qui enfante. L'une relève de la chair, l'autre de l'esprit, car c'est par la raison ou l'Écriture, par les rares semences de la doctrine ou de l'intellect, que l'âme, soumise à elles, reçoit, comme par un époux les

répandant, à travers de nombreuses tribulations et souffrances, dans un travail, une ardeur qui l'anime et l'obtient de justesse, qu'après avoir vaincu le mauvais penchant, elle s'habitue aux bonnes œuvres. Car tous ceux qui veulent vivre pieusement en Christ subissent la persécution (1 Timothée 3) et sont tourmentés intérieurement par la loi des membres, par les désirs pressants, jusqu'à ce qu'à force d'usage, la forme de ce monde se vide et que les illusions des vanités disparaissent, et qu'enfin, les obstacles des séductions étant levés, Christ se forme en nous. Dans les deux cas, il y a calamité, des soupirs accompagnent les naissances des deux natures, car la chair et l'esprit paient aussitôt tribut avec usure aux plaisirs captivants, et la concupiscence insiste, arrachant avec tourment les germes de la pétulance. Les conceptions se multiplient sous l'effet d'un désir pressant, et comme le péché n'est pas reconnu dans le reproche de l'impureté, il est ressenti comme une punition. Lorsque les entrailles des femmes sont secouées, lorsque les liens naturels se brisent en elles, les secondes naissances affluent, accompagnées des cris du fœtus. C'est là que se manifeste la véritable souffrance, lorsque la main tremblante des sages-femmes rencontre ce petit être. L'heure de cette détresse révèle suffisamment la cause de ces effets et leur raison d'être : la douceur qui déverse un torrent d'amertume est un poison. La chair est attirée par les étreintes lascives de certaines envies, irritée par leurs effluves, et lorsque certains mensonges et flatteries apaisent ses sens, l'appétit les suit, captif. Et lorsqu'il s'est plongé dans les profondeurs du désir, alors enfin, il comprend la saveur de ces délices, nourrie par la douceur de cette satiété. Ce privilège de la souffrance, la première mère le laissa aux autres mères, et aucune dans toute la succession de cette nature n'y échappa, sauf celle qui, seule, conçut le Saint-Esprit comme une Vierge et ignorait tout de la communion conjugale ; elle était totalement étrangère à cette exigence. Si Ève avait orné la chambre du Saint-Esprit dans le temple de son cœur par la discipline de l'humilité et de l'obéissance, la grâce n'aurait pas manqué, et sous la protection

du Très-Haut, aucune passion n'aurait embrasé une âme consacrée à Dieu. Elle concevrait son époux comme la terre, irriguée par la pluie, produit des arbres et des pousses aux fruits les plus fertiles, sans aucune passion de sa part.

Le mari ne sera utilisé dans les bras conjugaux que pour la procréation. Dieu dit aussi à Adam : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais interdit de manger, la terre est maudite à cause de ton travail » (Genèse 1). La terre est maudite à cause de l'homme et condamnée à la stérilité. Celle qui, sans effort, devait produire toutes sortes de délices, voit maintenant pousser des épines et des chardons cultivés. Ainsi, même des châtiments des fléaux, le malheureux pourrait être absous, et la faux, lasse des râteaux de pénitence, l'esprit troublé, pourrait satisfaire le juge le plus clément. La vengeance même de ce juge est la doctrine de la clémence provocatrice, et le fléau, la dispute. Parce que, dit-il, tu as rompu le lien de l'obéissance, toi aussi tu seras dissous et tu retourneras à la terre, car tu es la terre. Comprenez la miséricorde infinie de Dieu, même lorsqu'il ôte la vie, et voyez que les persécutions temporelles contribuent à la correction, car la mort elle-même n'est pas tant un mal pour l'homme que la fin des maux. Dans la dissolution de cette corruption, le péché est vaincu, et ce qui est perçu comme de la rigueur se révèle être un remède. Un chapitre est consacré à la désobéissance, et la persuasion des épouses est placée avant le précepte divin ; hors de l'ordre de la justice selon le mérite, la juste récompense est accordée à la cause. Le travail est inutile, la stérilité de l'agriculture, la dégénérescence de la descendance, et pour couronner le tout, la mort est évoquée. L'évocation de la matière originelle, aussi lourde de reproches – qu'il ait été tiré de la terre, qu'il soit terre, et qu'il y retournerait – est insinuée avec une telle distinction par la diligence du juge que l'audace confuse de cette témérité comprit, de par la faiblesse de sa nature, que selon la raison de son origine, ni gloire ni stabilité ne résidaient en lui, et que l'honneur de toute excellence ne

procède ni du mérite ni de la nature, mais de la pure grâce. De ces paroles, et même de la simple observation, l'homme apprit à ne pas se glorifier lui-même, mais en Dieu, et sa tête s'affaissa, sur laquelle furent imposés, au lieu du règne de la liberté, les liens de la servitude. Cela semblait un lourd fardeau à porter pour une femme. Le poids du commandement, comme une pression immense, l'autorité menaçante… Mais lorsqu'elle eut subi le joug du péché et éprouvé la domination impie du pouvoir tyrannique, sentant la différence entre un joug doux et un joug pesant, puisqu'elle ne pouvait revenir à l'état dont elle était tombée, elle avala la rancœur avec la salive la plus amère et éroda la masse d'insultes qui se formait en elle. Le mélange de sa nature fermentée s'amplifia, et la sincérité primitive fut brisée par l'acidité bouillante de la putréfaction, comme si l'âme misérable était injuriée par les titillations de l'illusion, et que la sensualité impertinente lui reprochait sa confiance en son propre pouvoir. Il ne restait plus d'hésitation, quand une immense honte avait fermé toutes les voies de la réponse, et même les vices eux-mêmes criaient contre le malade, n'imposant pas leur langueur à la nature, mais à l'orgueil, de la racine duquel germent toutes les pensées. De ce même sein sont nés tous les vices, contre lesquels le jugement de Dieu est si juste et

Il est évident que les mouvements mêmes de la concupiscence sont détestés, que la consommation des crimes de son propre plaisir est abominable et que la passion est horrifiée. Enfin, la confusion et la honte mêmes qui suivent toujours le camp de la bassesse, telles les bourreaux les plus cruels de la conscience, harcèlent et reprochent au pécheur, et insistent comme certaines Euménides, agitatrices de fureur, attachant les éperons du reproche au cœur blessé. La malice elle-même préjuge et se punit elle-même, et la vérité utilise des armes opposées pour se défendre. Le transgresseur est chassé des plaisirs, et le misérable est astreint aux travaux forcés, vêtu de tuniques de peaux, et au lieu du vêtement divin, enveloppé dans les dépouilles de la charogne, dans le geste de ces

applaudissements, il comprit que sa peau était semblable à celle d'une bête, voire à la bête elle-même.

Je vais exprimer la plus grande et la plus abjecte misère dont la faiblesse de l'ardeur et la douleur de la compassion furent alimentées par la bienveillance d'autrui. Sous le voile de la nudité, l'homme semblait une bête, et ce qui était à l'intérieur était le plus inadapté à l'extérieur du corps, tout comme ses mœurs. L'homme agissait comme un être irrationnel comparé aux bêtes insensées, et dans ce mobilier grossier et imparfait, il exprimait l'inexpérience de l'esprit bestial. L'homme, issu de la terre, terrestre, désormais enclin aux choses les plus viles, fixait son regard sur la fange dont il avait été tiré, et, accablé par le fardeau de la corruption, il offrait ses épaules voûtées au siège du péché, esclave du ventre, client de la luxure, esclave de la vanité, source de vices. Il avait exposé son âme comme une enclume aux coups de la malice, et dans cette concupiscence créatrice, il façonnait les images de toutes les transgressions. Les idoles de la colère, de l'envie et tous les blasphèmes de cet atelier crachèrent le feu, et les monstres des tentations étaient envahis de pensées dont la multitude accablait la raison, la lassant et la pesant. Car Dieu avait abandonné l'âme, et celle-ci, troublée, se replia sur elle-même : ce fut la première mort de l'homme, lorsqu'il fut privé de la protection de son Créateur et, exaspéré et indigné par la contumace du transgresseur, il s'en alla. Il le priva de son rang, de sa gloire, de son honneur et de sa vie, c'est-à-dire de la lumière de sa connaissance ; en lui, l'âme, aveuglée et aveuglée, s'éteignit et perdit la vérité, ainsi que cette vision béatifique, et expira également les autres formes de bonheur. Lorsque Dieu s'en alla, il ne restait plus rien de bon, et à moins que l'indulgence et la grâce ne soient accordées à son retour, l'éclat de l'illumination abolie ne revint pas à l'âme abjecte et méprisable. Cependant, l'image ou la ressemblance de l'Auteur n'est pas entièrement détruite, même par le péché lors de la mort de l'âme. Car, dans sa patience, Dieu attend le repentir des pécheurs, et ce qui, dans cette même image, a été

obscurci par la négligence peut être effacé par le repentir. Celui qui ressuscite est donc réformé et restauré, et, affranchi de toute indulgence, les vertus retournent aux œuvres qui lui étaient destinées. Alors, l'âme revit lorsqu'elle voit, hait et accomplit ce que Dieu lui a divinement commandé. Car lorsqu'elle n'accomplit rien de tout cela, elle est morte : puisque sa vie est véritablement Dieu, aucune affection n'aspire au bien en son absence. Cette première mort de l'âme, par laquelle Dieu l'abandonne, demeure en quelque sorte liée aux crimes et aux institutions, et enfouie, non entièrement hors de la terre aride, le froid de cet hiver déracine les derniers vestiges d'espérance, car Dieu, riche en miséricorde, s'écrie à haute voix il y a quatre jours : « Lazare, sors ! » (Jean 10, 11). Il gémit, cria et pleura intimement. Pour les âmes raisonnables de l'homme, combien est efficace la pluie de larmes, le tremblement du repentir et le cri de confession ! Cette supplication n'est pas repoussée, mais au contraire obtenue : le pardon des péchés. Et aussitôt, celui qui se relève, libéré, est consumé. Aucune puanteur ne subsiste, aucune trace de putréfaction ne demeure dans le corps que Dieu relève du fumier, mais avec les princes de son peuple, je dis avec les saints anges, il accorde au ressuscité un siège, et dans

Placé dans la gloire (Ps. cxn), même auprès des siens, il l'admet au banquet. Novatus s'indigne, le pharisien est en colère ; la plus haute louange de la charité est la gloire suprême de l'omnipotence, de la bonté et de la clémence, et rien ne sied davantage à un saint que la piété. La proclamation du Rédempteur n'est nulle plus honorable que lorsque, par sa miséricorde, la faiblesse humaine est fortifiée. La rigueur de la justice divine est certes à craindre, et la sévérité du juge est redoutable, la sévérité et le jugement du bourreau sont absolument à vénérer ; mais la miséricorde est aimable dans sa douceur, et prêchable par la grâce. Car là où le bien est rendu pour le mal sans mérite, on prêche la surabondance de la bonté, dont la plénitude abreuve notre aridité. Il ne suffit pas que le Saint-Esprit soit avec les saints ; il sanctifie aussi les méchants,

sans les réprimander. Il insuffle la vie, remplit, enseigne, oint, embrase, réforme et imprègne les publicains et les prostituées. La puissance qui restaure les cœurs brisés est plus admirable encore que celle qui rassemble et conserve des âmes entières dans des trésors fortifiés. Certes, la repentance ramène à la vie ceux dont l'âme est morte par le péché ; mais l'obstination du désespoir les précipite en enfer. Cette mort du désespoir efface complètement l'image, et aucun remède à cette blessure n'apparaît, aucune goutte de clémence ne se déverse. Adam ressentit cette première mort de l'âme, privé de la consolation divine ; il fit aussi l'expérience du départ du corps de l'âme rationnelle. Mais cette dernière mort, par laquelle la substance corporelle et spirituelle fut dissoute, brisa les labeurs, les peines et l'esclavage qu'il avait mérités, ainsi que les liens de toute la calamité prescrite. Et celui qui, vivant et repentant, avait reçu la grâce après avoir payé le prix du péché, chanta au Seigneur jugement et miséricorde, gardant humilité et patience dans les travaux et les outrages de la vie temporelle, rendant grâce à son Seigneur pour son sacrifice final, si difficile et si étriqué fût-il. Il est piqué par les convoitises, les travaux et la sueur, et il est tourmenté. Il est chassé des lieux de plaisir et finit par mourir en chacun d'eux, tel un vase de potier dans un four : cuit, et, les multiples fissures grattées par la rouille du péché, il retrouve sa splendeur originelle. Ainsi fut conduit le peuple hébreu à travers le désert.

Alors qu'en quelques jours, s'ils avaient suivi le bon chemin, ils auraient pu atteindre la terre promise, ils endurèrent les dépenses de quarante années durant lesquelles l'insolence de cette multitude s'était forgée dans les épreuves de ce pèlerinage. Ainsi, lorsqu'ils approchèrent des promesses tant désirées et attendues, ils ne purent soupirer d'un air abattu, ni vers l'Égypte, ni vers des royaumes dépourvus du culte de Dieu, dont ils avaient difficilement pu se libérer des chaînes au prix de tant d'efforts, triompher enfin des erreurs auxquelles ils étaient habitués et qu'ils avaient assimilées durant une longue captivité,

durant une longue séparation. Car là, ils avaient vu des idoles, et autour d'elles des fêtes profanes et des lits impurs, auxquels ils avaient soumis leurs âmes lubriques, et s'étaient attachés aux abominations que la discipline de leurs pères Abraham, Isaac et Jacob avait abhorrées. D'où la loi, d'où les plaies et les châtiments. Ainsi, par le retard de l'héritage, le royaume d'une telle richesse et d'une telle gloire, si facilement acquis, perdrait toute valeur ; bien plus, par la plus vive crainte de Dieu, la possession acquise au prix de tant d'efforts et de restrictions serait précieusement conservée. Quoi ! Que sur la croix, notre Rédempteur s'écrie qu'il est abandonné ! Quoi ! Que la vie soit ôtée, que le juge soit jugé, que le roi soit raillé, que le prince soit pendu ! Mystiques et sacramentelles sont les souffrances de ce Sauveur, et ce grain de blé tombé à terre et mort alourdit les épis qui poussaient sauvagement, chargés de multiples germes. Ainsi convenait-il que le Christ souffre et entre dans sa gloire ; et que le titre de la croix, écrit en hébreu, en grec et en latin, s'accomplisse incorruptiblement dans le salut de toutes les nations, lesquelles, unies dans l'obéissance et l'humilité, à l'ordre du Christ, la mère du crucifié déracinerait le voleur envoyé au royaume. Pour les êtres véritablement prédestinés, toutes choses concourent à leur bien ; force et faiblesse profitent aux élus, et état et chute édifient le travailleur, car l'un profite de l'autre et s'en trouve tempéré. La considération de la faiblesse diminue la sécurité de la sainteté, tandis que le respect de la pureté renforce la dissolution rougissante. C'est pourquoi, dans le quatorzième livre de De civitate Dei, saint Augustin conclut : « J'ose dire qu'il est profitable aux orgueilleux de tomber dans quelque péché ouvert et manifeste, qui leur déplaît, eux qui ont déjà cédé à leurs plaisirs. Car Pierre se déplaisait plus sainement en pleurant qu'il ne se plaisait en présomptant. Nous sommes souvent abandonnés à notre profit ; et tandis que nous sommes repris, nous sommes corrigés ; tandis que nous sommes châtiés, nous sommes aimés. » Pendant un temps, il dit : « Isaïe, oui, par Isaïe, ô Dieu, je t’abandonnerai, et avec une grande miséricorde je te rassemblerai » (Isaïe 54). Pour faire

pénitence, Adam est conduit hors du lieu de plaisir, car plaisir et chagrin ne font pas bon ménage, ni délices et religion. Et pourtant, devant le Paradis, il est résolu à se satisfaire, afin que, se souvenant souvent d'où il vient et méditant sur qui il a été et qui il sera, il puisse, avec humilité, condamner l'orgueil et expérimenter, après les outrages des afflictions, combien grand est le bien de la soumission et de l'obéissance, grâce auxquelles même ceux qui ont chuté et ont été rejetés peuvent revenir et être restaurés. Il voyait, ou plutôt comprenait, ce que signifiait le mouvement tournoyant de ce glaive que brandissent les chérubins. Comme nous en avons parlé plus haut en peu de mots, mais suffisamment pour un lecteur avisé, nous avons jugé inutile de répéter la même chose.